

N° 253 - 17 NOV. 1938

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE

24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards



Assez de décrets-lois
CONTRE LE TRAVAIL !

Une étude de F. FONTENAY

A. M. N.
8. GUERRA CIVIL

Rev 7/2

ARCHIVES
ESTABLISHMENT

— Regards sur

L'ACCUEIL de PARIS aux HÉROS des BRIGADES INTERNATIONALES



Après avoir été acclamés à Cerbère et à Perpignan, les volontaires français des Brigades Internationales sont arrivés dimanche matin à la gare d'Austerlitz. Paris les a accueillis avec enthousiasme et amour. C'est escortés d'une foule immense que, par cette douce matinée d'automne, ils ont effectué le trajet qui conduit de la gare d'Austerlitz à la Maison des Métallurgistes. On voit ici le film de cette marche à la gloire au milieu des vivats et des fleurs. Voici, ci-dessus, à gauche, la sortie de la gare derrière les drapeaux.



L'ordonnance et la discipline sont ici, comme sur le Front de la Liberté, les caractéristiques de ces héros. Le cortège arrive place Voltaire.



Les êtres chers que l'on retrouve. A la sortie de la gare, un volontaire vient de revoir sa femme et son enfant. Minutes pathétiques.



Le train vient d'entrer en gare. Et tous les regards se portent vers les glorieux combattants retour d'Espagne.



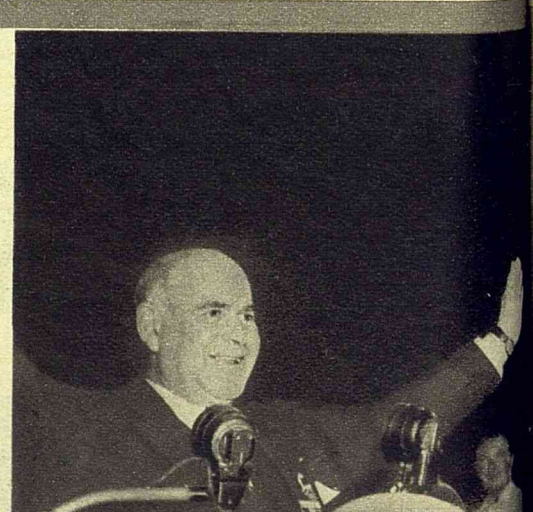
Toujours la foule ardente et reconnaissante du Paris des jours historiques.



On reconnaît de gauche à droite : André Morizet, Jacques Duclos, Marcel Cachin et Maurice Thorez venus les premiers et entourant André Maitrot de la Motte, l'organisateur aimé des Combattants des Brigades.



Les Hitlériens ont déchaîné dans toute l'Allemagne une vague de terreur antisémite d'une sauvagerie inouïe. Les bandes de Hitler et de Goebbels, avec la complicité des autorités, ont eu toute licence de piller et de brûler. Pendant une nuit et une journée, les synagogues ont été incendiées, les magasins juifs saccagés. (On voit sur nos photos la devanture d'un de ces magasins, à Berlin, après le passage des bandits nazis, et un temple israélite de la Fasanenstrasse en train de brûler). Goebbels a « justifié » cyniquement ces « mesures de représailles » et a assumé la responsabilité de ces crimes, qui ont soulevé dans le monde entier l'indignation et le dégoût. Après le pillage et l'incendie ordonnés, viennent les mesures « légales » contre les juifs, à qui toute activité économique est désormais interdite, et à qui l'on enlève tout moyen d'existence. Toutes les salles de spectacles leur sont en plus interdites, et il est question de rétablir pour eux les ghettos moyenâgeux. Quant aux dégâts commis à leur détriment par les nazis, ce sont les victimes qui devront les payer ! Ce déchaînement de barbarie fasciste dépasse tout ce qu'on a pu voir aux jours les plus sombres de l'histoire, et met le gouvernement fasciste de Hitler au ban du monde civilisé. Le prétexte de ces horreurs fut, comme on le sait, le meurtre de von Rath par le jeune émigré Grynspan, dans les locaux de l'ambassade allemande à Paris, meurtre exécuté avec une troublante facilité dont on peut s'étonner. La barbarie antisémite des hommes de Hitler semblait n'attendre que ce signal pour se déclencher avec toute la méthode d'une action minutieusement préparée.



Les élections aux Etats-Unis : M. Herbert Lehman, démocrate, candidat du président Roosevelt, qui a été réélu gouverneur de New-York. M. Roosevelt et son parti démocrate conservent une forte majorité, malgré une progression des Républicains et en dépit de la formidable offensive des grands trusts.

NALES



n retrouve
e, un volon
la femme
athétiques

Morizet, l'
ain et Mar
André Mar
es Brigades

t Lehman,
elt, qui a
oosevelt
majorité, m
dépité de la
trusts.

Président de la République turque Mus-
tapha Ataturk, le « Père des Turcs » est
mort. Apôtre de l'indépendance et Grand
réformateur, il s'appliqua et réussit à don-
ner à la vieille Turquie un visage de grand
pays moderne. Sous sa direction, la Turquie
entreteint les relations les plus cordiales
avec la France et l'U. R. S. S.



Le peuple et les anciens combattants célèbrent l'anniversaire de l'ARMISTICE

Après la revue, une foule énorme mêlée aux Anciens Combattants, descend les Champs-Élysées.



Nos photos : à gauche : une vue d'ensemble prise à l'Arc de Triomphe pendant le défilé des fusiliers marins. Ci-dessus : Devant les drapeaux des régiments dissous, le Président de la République se recueille. Ci-dessous : Derrière des barrières disposées tout au long du parcours, le peuple de Paris acclame longuement les Anciens Combattants.



LE 11 novembre, la France entière a commémoré avec recueillement le 20^e anniversaire de l'Armistice. A Paris, cette célébration a revêtu une grandeur particulière. Les anciens combattants, ceux que la guerre a marqués dans leur chair, sont venus rendre hommage à l'Inconnu, leur frère qui repose sous la dalle de l'Arc de Triomphe. Une foule immense, en un pieux défilé vers la tombe sacrée, a affirmé l'amour de la paix et de la liberté qui anime notre peuple. Tous, anciens combattants et peuple anonyme, un même esprit fraternel les unissait, une même volonté d'assurer au pays la dignité et l'indépendance menacées par les abdications. Et les misérables tentatives des factieux, ennemis de la République, se sont brisées sans gloire contre le mépris unanime.



Président de la République turque Mus-
tapha Ataturk, le « Père des Turcs » est
mort. Apôtre de l'indépendance et Grand
réformateur, il s'appliqua et réussit à don-
ner à la vieille Turquie un visage de grand
pays moderne. Sous sa direction, la Turquie
entreteint les relations les plus cordiales
avec la France et l'U. R. S. S.

Mrs Pearl Buck, écrivain améri-
cain antifasciste bien connu,
s'est vu attribuer le Prix Nobel
de Littérature. Ses livres sur la
Chine et notamment « La Bon-
ne Terre » dont on a tiré le film
admirable « Visages d'Orient »
sont un témoignage de profonde
solidarité envers le malheureux
peuple chinois.

Le Congrès National du mouvement PAIX ET LIBERTÉ,
qui s'est ouvert salle Pleyel, le 11 novembre, a réuni plus
de 2.000 délégués, représentants les grandes organisa-
tions politiques, sociales et culturelles et les syndicats. Le
succès éclatant de cet important congrès, auquel ont
pris part d'illustres personnalités des sciences, des arts
et des lettres, atteste l'attachement des masses françai-
ses au Front populaire. Celui-ci reste bien vivant dans le

pays, malgré les efforts mesquins et les exclusives hu-
neuses de ceux qui n'y avaient adhéré que dans la m-
sure de leur intérêt électoral. On voit ici la présiden-
te du Congrès du 1^{er} jour avec de gauche à droite : le pi-
fesseur Clapelon, Benoit Frachon, secrétaire de la C. G.
Jacques Duclos, secrétaire du Parti communiste, Pe-
Langevin et Francis Jourdain. Sur la photo de droite
aspect de la salle avec les délégués.

LE PLAN REYNAUD ?

c'est la note de Munich que nous payons !

par Fernand FONTENAY

La note à payer, la note de Munich, vient d'être présentée au pays.

Il a fallu des semaines pour la préparer. De jour en jour, on reculait la publication des décrets-lois, on retardait la « douloureuse ».

Mais c'est du beau travail : elle est corsée !

— Pourquoi dites-vous : « la note de Munich » ?

— Parce qu'il s'agit exactement de cela. Quel est l'argument essentiel, l'argument-massue, dont usèrent et abusèrent MM. Daladier et Reynaud pour faire accepter au pays les énormes sacrifices qu'imposent leurs décrets-lois ? C'est celui-ci : la France est menacée d'une agression, elle sera écrasée si elle ne décuple pas son effort militaire, et cet effort suppose des finances assainies et une production accrue.

Et qu'est-ce qui donne du poids à cet argument ? Mais c'est la « grande peur » de septembre !

Il est vrai d'ailleurs que la sécurité française est menacée, mais d'où vient que la menace est si grave ? De la capitulation de Munich ! De la capitulation qui a libéré 30 divisions allemandes jadis retenues aux frontières tchécoslovaques, de la capitulation qui a détruit les positions dominantes de la France en Europe centrale, de la capitulation qui renforce celles de Hitler et de Mussolini.

Munich a affaibli la France.

La France est conduite à surarmer. Il faut trouver des milliards.

D'où le « plan Reynaud »...

Oui ! c'est la note de Munich que nous payons !

Après toutes les analyses qu'on a faites des « mesures de redressement », il n'est pas nécessaire de les énumérer en détail. En revanche, il reste utile d'en fournir une représentation en quelque sorte panoramique.

1° Le plan Reynaud comble les 8 milliards du déficit du budget ordinaire par des mesures qui frappent essentiellement les masses. Elles paieront, en effet, la quasi-totalité des majorations d'impôts directs, puisque l'on a décidé une contribution de 2 % sur les salaires et une majoration de l'impôt sur le revenu, tant *cédulaire* que global, mais en fixant à celui-ci un plafond de 50 %. Elles paieront la quasi-totalité aussi des nouveaux impôts indirects, puisque ce sont les impôts sur le café, le sucre, le tabac, le vin, etc., et qu'un riche n'en consomme pas autant que 10 pauvres ! Elles paieront la quasi-totalité de l'augmentation des transports. Elles seront frappées par la vie plus chère résultant de la superfiscalité et de la stabilisation du franc au taux de 170 fr. pour 1 livre sterling.

2° Le plan Reynaud satisfait complètement les classes exploiteuses :

a) il les fait participer aux nouvelles charges fiscales seulement au titre de l'impôt général sur le revenu et de l'impôt sur les valeurs mobilières; il ne prévoit contre la fraude fiscale que des mesures rabâchées, qui ne seraient efficaces qu'appliquées par une administration implacable ;

b) en revanche, les capitalistes obtiennent :

- des dégrèvements pour les entreprises nouvelles ;
- l'allongement du temps de travail ;
- l'abaissement du taux des heures supplémentaires (productrices désormais de tels profits que les décrets doivent les taxer !)
- les armes nécessaires à la baisse des salaires (statut de la grève, sanctions en cas de violation des arbitrages, etc.) ;
- la suppression du contrôle des prix de gros.

Tout cela représente des milliards !

3° Le plan Reynaud prépare des emprunts massifs. En effet, M. Paul Reynaud a dit lui-même : « Nous nous abstiendrons de paraître sur le marché avant 6 mois ».

Mais après ? Oh ! après ! Comme le déficit du budget ordinaire n'est qu'une babiole auprès de celui du budget extraordinaire, consacré aux armements, on empruntera. Gageons même que ce sera bien avant 6 mois. Tout le plan Reynaud est bâti pour restaurer la confiance des capitaux. Capitaux étrangers autant que français.

Tout ceci, bien entendu, n'est que l'aspect technique du plan. Nous n'hésitons pas à dire que c'est son aspect politique qui, de beaucoup, est encore le plus grave.

Ici, il nous faut résumer les événements des dernières semaines.

Fait dominant : la décision de l'état-major radical de rompre le Front populaire.

M. Daladier a fort bien vu qu'il ne pourrait pas, une fois finis les pleins pouvoirs (expirés le 15 novembre) s'appuyer sur une majorité radicale-socialiste-communiste après le mauvais coup des décrets suivant le mauvais coup de Munich. Le retrait des délégués radicaux du Comité National du Rassemblement Populaire signifie que M. Daladier veut s'appuyer sur les élus radicaux et sur la droite.

C'est-à-dire anéantir sur le plan parlementaire la victoire électorale populaire de mai 1936.

Et dans le pays ? L'opération est ici fort claire, elle complète l'opération au Parlement. Il s'agit de dégager les militants radicaux de la collaboration au Front populaire et, les ayant excités par une agitation anticommuniste systématique, de faire d'eux autant de défenseurs, devant les masses, de la politique gouvernementale.

Naguère, front des démocrates contre la réaction.

Demain, front radicalo-réactionnaire contre les travailleurs et leurs organisations.

Inutile de dire l'immense péril qui résulterait pour la République de la réussite de cette manœuvre stratégique !

Car elle renforce considérablement les positions de départ d'une offensive fasciste.

Hier, les fascistes étaient isolés, parce que le Front populaire les mettait en nette position d'infériorité en les obligeant à s'opposer seuls à la coalition allant des communistes aux radicaux.

Demain, les fascistes seraient l'aile marchante d'une coalition innovée, mais existant en fait, allant des radicaux inclus aux conservateurs les plus rétrogrades.

Péril évident, que M. Daladier s'applique à aggraver par son invocation répétée de « l'esprit ancien combattant ». On sait depuis le rôle de l'U. N. C. et des Croix de Feu en février 1934 ce qu'il faut entendre par cette expression.

Jamais la situation n'a donc été plus grave depuis deux ans.

Par bonheur, les forces démocratiques dans le pays sont intactes.

A Nantes s'affirme l'indestructible unité de la C. G. T. forte de 5 millions de membres.

Au Congrès de Paix et Liberté se manifeste l'entente persistante, à la base, des radicaux, des socialistes, des communistes.

Au Congrès S.F.I.O. va bientôt se confirmer le resserrement des liens de l'unité d'action.

L'échec d'une politique qui prétend redresser le pays en faisant la guerre aux classes laborieuses est fatal.

Que les forces démocratiques restent unies, et l'heure ne saurait tarder d'un retour des choses qui permettra d'entreprendre enfin l'œuvre nécessaire de rénovation nationale avec le concours ardent des masses populaires.

VIENT DE PARAÎTRE

LE NOUVEAU LIVRE DE

Maurice THOREZ

NOTRE LUTTE
POUR
LA PAIX

de la fausse Paix de Versailles
à la trahison de Munich

12 francs

Préface de Jacques DUCLOS

E. S. I.

POURQUOI NE PAS CONTINUER ?

NOUS sommes certains que tous les amis de « Regards » se réjouiront avec nous d'apprendre le succès obtenu par notre numéro spécial sur l'Espagne, édité la semaine dernière. Son tirage a dû être augmenté d'un tiers en raison des commandes fermes supplémentaires parvenues dans les quelques jours qui ont précédé son tirage. Les premiers renseignements reçus nous donnent l'assurance qu'il a reçu un accueil très favorable auprès des lecteurs. Nous sommes d'autant plus heureux, que s'agissant d'un numéro destiné à apporter une part encore plus grande à l'activité que déploie notre hebdomadaire en faveur de l'Espagne républicaine, son efficacité s'en trouve augmentée.

Que les lecteurs qui nous ont aidés et tous nos diffuseurs trouvent ici les remerciements les plus reconnaissants de la direction de « Regards » pour le travail admirable, qu'une fois de plus, ils ont assuré. Ils ont, en même temps, donné une nouvelle preuve de leur sens de propagandistes politiques en réalisant immédiatement l'importance d'un tel numéro au moment où il faut que tous les Français honnêtes, ayant en vue, avant tout, les intérêts de leur pays, conjuguent leurs efforts pour empêcher que se continue, à l'égard de l'Espagne, la besogne criminelle commencée à Munich, vis-à-vis de la Tchécoslovaquie. Encore une fois merci !

A la réflexion, une remarque s'impose et nous sommes persuadés que tous ceux qui contribuent à assurer à « Regards » son rayonnement, la comprendront.

Devant la situation actuelle, les résultats obtenus cette semaine ne doivent-ils pas être maintenus et consolidés ? Les événements présents ne nécessitent-ils pas que nous gardions les nouveaux lecteurs gagnés par notre numéro sur l'Espagne ? Est-il impossible d'en faire des lecteurs réguliers de notre hebdomadaire ?

S'agissant de l'Espagne, tous nos amis ont multiplié leurs efforts, mais nous poursuivons avec plus de force que jamais notre tâche pour la République espagnole. Dans le présent numéro, on peut le constater et nous continuerons. Il importe donc d'assurer, d'une façon constante, la diffusion la plus large de « Regards ». Au surplus, qui nierait que la situation politique générale nécessite le développement de notre activité ? Et il y a les difficultés matérielles qui sont la conséquence de la situation politique et qui vont grandissant. Et aussi l'effort énorme des hommes des 200 familles, dépensant des millions pour multiplier, actuellement, leurs moyens de propagande.

Autant de raisons sur lesquelles nous reviendrons plus largement dans le prochain numéro, mais qui, d'ores et déjà, doivent stimuler les efforts des amis de « Regards », lecteurs et diffuseurs, et leur faire un devoir de nous aider à conserver tous les lecteurs de la semaine dernière et à en recruter rapidement de nouveaux.

Ils auront ainsi bien travaillé pour la propagande des idées qui nous sont chères à tous, contre le fascisme, pour le Front Populaire.

Léon NOEL.

LE MOULIN DU FRAU

par Eugène LE ROY

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Masfrangeas, ami de son oncle. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier. Cette nouvelle vie lui plaît, passée entre le travail du moulin, les frairies et leurs amusements. Bientôt elle lui plaît encore davantage quand il se met à aimer la sage Nancy.



QUAND mon oncle eut fini de souper, je fus chercher de l'eau-de-vie pour choquer de verre tous ensemble à l'occasion de son retour.

Revenus devant le feu, nous devisions tout doucement de toutes les choses qui s'étaient passées depuis un mois ; mais, après le premier moment de contentement en retrouvant sa maison, sa famille et ses amis, nous nous aperçûmes que mon oncle était redevenu triste. Ma femme le lui dit et alors il lui répondit :

— C'est que, vois-tu, ma fille, je pense à ceux que j'ai laissés à la prison, à ceux qu'à cette heure on transporte, entassés dans la cale des vaisseaux, en Afrique ou à Cayenne, où les attend la mort...

Et nous restâmes tous bouche close, les yeux dans le foyer.

VIII

Le premier jour de l'année 1852 fut triste à la maison. Ailleurs, dans la commune et partout on se réjouissait. Il semblait à tous ces pauvres gens épeurés par les arrestations, par le récit des fusillades et des transportations, et menés par les maires et les curés, que Bonaparte dût les rendre tous riches et heureux. Les gens qui ne sont pas à leur aise sont comme les malades, ça les soulage de changer de position ; mais ça n'est jamais pour longtemps. Que de gens se figuraient bonnement que c'était eux qui avaient gagné à ce changement, tandis qu'ils n'avaient fait que changer de misère. En attendant de s'apercevoir de ça, ils étaient contents d'être dans le parti le plus fort, de faire partie des sept millions quatre cent et tant de mille, qui avaient voté Oui.

Comme bien on pense, tout était changé chez nous ; M. Lacaud étant revenu à la mairie comme je l'ai dit, le pauvre Migot n'était plus rien, ce qui lui doula fort, car il avait pris goût à l'écharpe. Quant à mon oncle, il ne s'occupait plus de politique, et même il ne sortait guère de chez nous, dans les premiers temps qu'il fut revenu, histoire de fuir les occasions. Il y avait, à cette manière de faire, deux bonnes raisons : d'abord ça n'aurait servi de rien, et ensuite M. Masfrangeas s'était engagé en son nom ; la moindre chose lui aurait fait des affaires à la Préfecture. Ça lui coûtait bien tout de même à mon oncle, car il était de ceux qui ne se rendent que morts ; mais il avait trop d'obligations à son ami, pour ne pas éviter tout ce qui aurait pu le compromettre. C'était donc le mieux, pour lui, de rester tranquille quelque temps, pour laisser passer le fort de la bourrasque. Les gens ne nous voulaient point mal, de n'être pas de leur avis, mais avec ça, ils n'aimaient pas trop nous parler longtemps, dans les foires ou les marchés, de crainte qu'on crût qu'ils étaient de notre bord. Mais il y avait aussi quelques mauvaises canailles, qui tâchaient de se venger de ce que mon oncle les avait empêchés de finir de dévorer ce qui restait à Puygolfier. Le plus enragé était ce méchant goujat de Laguyonias, qui disait partout que c'était malheureux de voir des scélérats, comme mon oncle, libres chez eux, tandis qu'ils devraient être à casser des pierres en Afrique. Mais, comme au fond cet individu était méprisé de tout le monde, ses clabauderies ne faisaient aucun effet.

Mon oncle restait donc chez nous, et c'était moi qui faisais les affaires du dehors, à Excideuil et ailleurs. Ma femme avait beaucoup d'idées, pour des arrangements qui rendaient le Frau plus plaisant, et c'était mon oncle qui les faisait. Quand la saison fut venue, au mois de février, il arrangea le chemin qui de notre jardin allait à la fontaine, et en fit une jolie allée qu'il planta de pommiers et de pruniers. La vieille fontaine aussi fut réparée, et autour du gros fraisier qui lui faisait de l'ombre, il fit un banc de pierre, où il faisait bon se reposer par les temps de chaleur. Après ça, le jardin fut soigné et bien arrangé ; ses allées furent alignées et sablées, avec de la petite grave de rivière. Le long de l'allée du milieu, qui était plus large que les autres, ma femme planta ou sema des bouquets, comme des rosiers, des lis, des mugnets, des passe-roses, des giroflées, d'autres qui sentaient bon, comme du basilic, de la menthe, du thym, de la lavande. Au bout de cette allée, mon oncle remonta un cabinet de verdure dont le bois était tombé en pourriture, et comme le chèvrefeuille était vigoureux et foisonnait, la même année il y eut de l'ombre.

Quand il ne faisait pas quelque besogne comme ça,

(*) Voir « Regards », du 6 octobre.

mon oncle aimait à tenir le petit Hélie, à le promener, et quand le drôle commençait à marcher, il le menait tout doucement par la main.

L'hiver se passa assez bien, tout allant à peu près, malgré le mal vouloir de quelques coquins dont j'ai parlé, qui se servaient de la politique pour tâcher de nous nuire. Mais on a beau faire, chez nous autres paysans, on ne comprend pas les haines politiques, et quand même ceux qui nous voulaient mal auraient valu quelque chose, on ne les aurait point écoutés.

C'est bien vrai que cette sagesse commence à s'en aller, et que l'on trouve maintenant, dans des petites communes, des voisins qui se mangeraient les foies pour des questions de partis. Je crois bien que souvent la politique n'est que la couverture de ce mal vouloir, et que si ce n'était pas ça qui les rendrait ennemis, ça serait autre chose. Autrefois, les querelles étaient entre papistes et parpaillots, et elles ont fait couler pas mal de sang chez nous en Périgord, sans parler d'ailleurs. C'est qu'il y a dans nous tous un vieux fond noisier et batailleur qui a besoin de se faire jour. Aujourd'hui, on se bat dans les élections à coups de morceaux de papier, comme autrefois on se battait à coups de mousquets, de piques, de flèches, de pierres. Les bonnes gens qui accusent la liberté que nous avons aujourd'hui de faire naître ces haines ne pensent pas à tout ça.

Notre petit train de vie était réglé chez nous, et voici comment ça marchait. Le matin à la pointe du jour, nous nous levions, et, après que nous avions fait une frotte et bu un coup, Gustou allait soigner les bêtes, et moi j'allais ouvrir le moulin. S'il y avait du blé à moudre, je montais le sac contre la trémie et j'ouvrais la pelle. Après que j'avais réglé les meules, et que je sentais entre mes doigts que la farine venait bonne, nous allions avec mon oncle lever les verveux, ou les cordres s'il y en avait de tendues, et je mettais le poisson dans le réservoir. A huit heures,



nous mangions la soupe ou les châtaignes ; à midi on dînait, et ensuite Gustou ou moi, nous allions rendre la farine. Celui qui restait faisait moudre pour les petites pratiques qui venaient au moulin, portant leurs deux ou trois quarts de blé sur une bourrique. Vers les trois heures et demie, nous faisons collation, et s'il y avait quelqu'un au moulin, nous l'engagions à monter avec nous. Le soir, il était près des huit heures ordinairement, lorsque nous soupions. Tout ça n'était pas réglé à la minute, ça dépendait du travail ; il y avait des fois où nous soupions à sept heures l'hiver, et à neuf dans l'été.

Voilà pour le travail du moulin. Mais en plus de ça, nous avions gardé à notre main assez de terres et de vignes, pour nous occuper les uns et les autres. Le travail changeait comme de juste avec les saisons. Au printemps il fallait donner quelques façons, enter des arbres et sarcler les blés. L'été, c'était les foins, la moisson, les battaisons. Plus tard, il y avait la récolte de la Saint-Michel, les vendanges, les noix et les châtaignes à ramasser, et les labours à faire.

(Suite page 8.)

ILLUSTRATION DE GRANGE



Paysage alsacien : Dans la forêt, au bord de la rivière, les vieilles maisons de Kaysersberg.

Hitler renonce - 1 -

n'est pas seulement du dehors que venait le danger, écrit à ce propos Seingerlet, l'excellent historien de Strasbourg; à l'intérieur, les ennemis des idées nouvelles se faisaient les ennemis de la patrie, les agents de l'étranger. Ils appelaient l'invasion comme une délivrance; ils préconisaient la trahison comme un devoir. Voici 3 textes tirés de libelles autonomistes, répandus en 1790-91 dans notre pays, anonymes et imprimés en Allemagne:

« Ouvrez les yeux, braves Alsaciens... Exprimez avec énergie le vœu formel d'avoir une constitution particulière qui maintienne vos privilèges et vous préserve des dangers et des maux, suites de la guerre, qui doit sous peu attirer sur l'Alsace l'infraction des traités. »

« Y-a-t-il deux espèces de Français? Oui, il en existe deux espèces, les citoyens actifs et les citoyens passifs, c'est-à-dire les uns qui persécutent, pillent et assassinent impunément, les autres qui se laissent persécuter, piller et tourmenter impatiemment. »

(Catéchisme strasbourgeois pour l'instruction des grands enfants d'Alsace.)

« Appelons à notre secours le vainqueur de Friedberg et les Autrichiens qui sont à nos portes; n'attendons pas le moment très prochain de leur entrée forcée. Ils n'ont qu'un pas à faire, prévenons-le; allons au devant d'eux; ouvrons-leur nos portes; fermons-les aux volontaires patriotes. »

Ne croirait-on pas lire des textes de 1938, des textes hitlériens ou... « nationaux ».

Après juin 36, se formèrent de nombreux comités réactionnaires, fascistes mêmes, pour lutter contre le Front Populaire. Une campagne de presse formidable s'engagea, bien orchestrée, et qui alimenta la presse du III^e Reich; c'est peut-être le journal lorrain, le *Messin*, qui dévoila le plus crûment le patriotisme très conditionnel de nos hobereaux d'Alsace.

III^{*} Les commis fascistes et antisémites de la propagande nazie

Une grande enquête de H. LOTHINGER

Si l'on en juge à la répartition des voix, la victoire du Front Populaire a été aussi éclatante en Alsace et en Lorraine que dans le reste de la France; elle a entraîné une contre-attaque de la réaction, contre-attaque à laquelle il fallait d'ailleurs s'attendre: il est des précédents historiques qui ne trompent pas et nous nous souvenons de l'attitude qu'eurent nos aristocrates et nos féodaux et même une fraction de notre bourgeoisie pendant la Révolution de 89.

Nous nous souvenons qu'alors aussi ils lancèrent, à l'aide du roi de Prusse, un mouvement autonomiste, nous nous souvenons que leurs agents, de Strasbourg à Huningue, se livraient à l'espionnage, que les émigrés militaires et civils trahirent le pays et tentèrent de désorganiser la défense nationale; nous nous souvenons enfin que, lorsque Hoche et les soldats républicains luttèrent sur les lignes de Wissembourg, ils trouvèrent devant eux la « glorieuse » armée de Condé, et pour nous, en Alsace, deux noms symbolisent cette œuvre de trahison, deux noms qui, est-ce par hasard, sont aujourd'hui représentatifs du capitalisme des trusts: de Wendel et de Dietrich. « Ce

(*) Voir « Regards » des 27 octobre et 3 novembre.

champs et des usines :

« Nous avons tout près de nous une Allemagne dont l'ordre civique mérite d'être pris en exemple. Il en est de même pour l'Italie... L'Allemagne a raison à l'heure actuelle... Nous préférons redevenir Allemands. »

(22 août 1936.)

Toute cette agitation fut exploitée par les agents hitlériens, plus ou moins camouflés, par tous ceux qui se réclament de l'Antikomintern. « Elz » en révéla d'ailleurs clairement les buts:

« S'il s'agissait, il y a dix ans, de problèmes relativement modestes, la lutte qui s'est maintenant engagée chez nous est devenue partie constitutive de la lutte qui se déroule entre la culture européenne et la barbarie asiatique du bolchevisme. Que ce dernier se camoufle en Espagne sous un aspect espagnol, ou en France sous un aspect français, cela ne change rien au fait. »

Si l'antibolchevisme, et plus généralement le courant fasciste antifront-populaire amène de l'eau au moulin nazi, l'antisémitisme en amène lui aussi. Un rassemblement antijuif vient de se fonder chez nous, dont un instituteur, un certain Wurch est l'animateur, après avoir été un des plus actifs lieutenants

de Bickler. Fait essentiel à noter, ce rassemblement antijuif ne comprend pas seulement des groupes purement alsaciens, comme celui de Bickler, mais aussi des groupes dont l'activité s'étend, au moins théoriquement, sur toute la France: les Francistes, les sections du P. S. F., les sections du P. P. F. Qui se rassemble s'assemble. Depuis 1936, nous assistons à un déploiement de plus en plus violent de la propagande antisémite, que ne négligent non plus ni Bilger, ni Rossé, ni Hueber et son acolyte Mourer, et cette propagande antisémite ressemble étrangement à celle que mène dans le III^e Reich la revue immonde de Julius Streicher « der Stürmer »; des tracts nous viennent même directement d'Allemagne, du fameux « Weidienst », du docteur Fleischauer qui sait utilement marier antisémitisme et espionnage. Et quelle profondeur de vue! quelle honnêteté! Un tract — anonyme bien entendu — distribué pendant les élections de 1936 était ainsi conçu: « Votre plus grand ennemi, c'est le Juif. Pas une voix aux Juifs car les Juifs sont notre malheur. Ils boivent notre sang, la plupart des Juifs ne vivent que du vol. Assommez ces salauds! ». Une très grave épidémie de fièvre aphteuse a ravagé le cheptel de nos provinces, comme il a ravagé celui des autres provinces et celui de l'Allemagne; mais un grand nombre de marchands de bestiaux sont juifs, beau prétexte pour accuser le « youpin », pour insinuer des calomnies. Ainsi les Bilgériens lancèrent une circulaire-questionnaire où se lisait entre autres :

« Les marchands de bétail et plus particulièrement les Juifs, font-ils de la fièvre aphteuse une affaire? Avez-vous l'impression que les Juifs communiquent la fièvre aphteuse? Pouvez-vous citer des exemples? »

Depuis 1936, c'est par dizaines de milliers que des papillons sont collés, sans que la police daigne intervenir :

« Attention, magasin juif, n'achetez rien. »

« Comme le rat répand le typhus, la peste et le choléra, le Juif provoque la ruine, la révolution, la guerre. »

Les bruits les plus faux circulent.

« C'est les Juifs qui veulent la guerre, qui la provoquent, mais ils n'y participent pas. » Un homme d'A. F., Hesso de Reinach-Hirtzbach, écrit sans rire et sans que Daladier, ministre de la Défense Nationale, fasse entamer des poursuites.

« Selon des renseignements que nous n'avons pas lieu de suspecter, une récente circulaire ministérielle aurait spécifié que dans la prochaine « der des der », aucun Juif ne figurera dans une unité française combattant au front. » (*La tragique destinée de l'Alsace*, p. 161).

Lors de l'alerte de septembre, ces mensonges ont, bien entendu, été repris et ont alimenté la campagne de fausses nouvelles et de défaitisme antifrançais, menée par les partis « nationaux » et les partis autonomistes. L'on vous chuchotait à l'oreille que le Consistoire Israélite de Strasbourg avait demandé que les soldats juifs soient retirés des premières lignes parce qu'ils seraient fusillés s'ils étaient pris, et des tracts répétant ces insanités ont été distribués jusque dans des ouvrages importants de la ligne Maginot, sans qu'il y ait eu enquête. L'autre vous assurait confidentiellement qu'il savait de bonne source que les Juifs garniraient en Allemagne les toits des usines de guerre et que par suite, l'aviation française ne procéderait à aucun bombardement; que Daladier allait faire arrêter et fusiller Mandel, Blum, etc... Et toujours l'on vous répétait que le juif, le franc-maçon et le marxiste voulaient la guerre, campagne qui, partie d'Allemagne, partie des services de Goebbels, innocentait tout simplement Hitler. Les derniers tracts antijuifs se présentaient systématiquement « pour la paix »; on comprend aisément la démagogie qui animait leurs rédacteurs.

Nos antisémites ne se sont pas contentés de paroles, de tracts; ils ont agi, défenestré quelques magasins, rossé et volé quelques marchands forains.

Que cette agitation soit pronazie, un journal comme le *Temps* le reconnaît:

« L'un de ces moyens de propagande (proallemande) est l'antisémitisme violent que certains agitateurs s'efforcent de développer. N'oublions pas que la population israélite alsacienne a été de tout temps, et pas seulement depuis l'avènement du nazisme, fortement attachée à la France et à son libéralisme d'esprit » (15 oct. 38).

Les faits, d'autre part, le prouvent. Certes, derrière les antisémites d'Alsace, nous retrouvons des Français, le fameux Darquier de Pellepoix et son délégué régional P. Gérard; nous retrouvons si nous ne nous trompons pas J.-C. Legrand, ex-avocat et comme par hasard ex-secrétaire de P. E. Flandin; nous retrouvons Coston de la « Libre Parole » qui, depuis des années est en correspondance avec Fleischauer, nous retrouvons Bucard et Doriot, nous retrouvons aussi notre vieille connaissance De Pottère qui, en acceptant le rôle d'agent double, a si bien joué le

Les chanteurs en uniforme de tous les petits villages d'Alsace et de Lorraine aussi nombreux et traditionnels que les « musiques » ou les orphéons.



à l'Alsace et a la Lorraine

2^e Bureau français dont certains membres sont toujours prêts à croire ce qui est antijuif, ce qui est antimarxiste, à croire ce qu'impriment à ce propos les revues de l'Antikomintern (du type « le Barrage »); de Pottère ne dirigeait-il pas en France l'Alliance Chrétienne Aryenne, dont le chef est Arthur Rosenberg, le conseiller d'Hitler, l'homme qui rêve d'annexer non seulement l'Alsace-Lorraine, mais aussi Paris, la Normandie, etc...

En Alsace et en Lorraine, les partis « nationaux » ou qui se prétendent tels se montrent tout aussi coblençards qu'à l'intérieur, sinon plus. Ils excellent à tracer de notre pays le tableau le plus répugnant; ainsi, le nationaliste intégral Hesso de Reinach-Hirtzbach, écrit dans le livre que nous avons déjà cité (page 21):

« Aujourd'hui, cette même terre (de France) sert d'asile aux anarchistes d'Italie, d'Espagne et de Portugal, aux terroristes croates et macédoniens... Gestapo, Guépéou, Intelligence Service y viennent régler leurs comptes. On y assassine dans tous les bois, on y rançonne les automobilistes sur les grandes routes, on y enlève des enfants et même des adultes avec autant de facilité que l'on retire sa canne et son chapeau au vestiaire. »

Göbbels et Rosenberg n'écrivent pas autrement; ces gens-là veulent provoquer en Alsace et en Lorraine une « crise psychologique »; on trace de la France un tableau calomnieux, on fait de l'Allemagne, un paradis où règnent l'ordre, la propreté (et pourtant que de scandales que ne peuvent cacher les feuilles nazies!) et on pousse l'homme de la rue à comparer, à choisir. Le journal N. I. R. Rheinfront écrivait à ce propos, dès le 18 août 1936:

« Le mouvement des Croix de Feu, qui voulait instaurer en France l'ordre et la propreté, a exercé également son emprise sur les masses populaires de l'Alsace, déçues et doutant de l'efficacité de la politique de partis. C'est un fait significatif que l'influence acquise par le national-socialisme en Allemagne n'a pas peu contribué à éveiller en Alsace-Lorraine la sympathie pour les Croix de Feu. Même dans les milieux alsaciens de droite, la critique de plus en plus sévère de l'état de choses régnant en France était accompagnée d'éloges à l'adresse de l'ordre autoritaire établi en Allemagne... Les royalistes qui passaient jusqu'ici pour les porte-drapeau du nationalisme français, se demandent aujourd'hui s'il valait la peine de devenir Français en 1918, pour tomber aujourd'hui sous un gouvernement marxiste... Les actes du gouvernement provoquent les mêmes réactions chez les membres des ligues patriotiques dissoutes. La droite libérale, qui se groupe autour du parti démocratique du maire de Strasbourg, Frey, ne peut s'empêcher de faire des comparaisons entre la situation de l'Allemagne et celle de la France. »

Tous les mensonges sont bons; nous entendons encore, à S., le frère d'un sénateur « national » crier qu'en France, un quart de la population travaille pour les trois autres quarts; et répondre violemment à un brave homme qui souhaitait la chute d'Hitler: « Qu'est-ce qui le remplacerait? Des gens qui valent moins que lui, des marxistes! »; aussitôt, un épicière du même bourg, L., qui fut adjudant dans l'armée allemande et dont le frère, ancien ingénieur à M. est maintenant employé dans une usine de munitions en Allemagne, d'enchérir, puis de vanter « l'ordre qui règne en Allemagne », l'œuvre de Hitler; à côté, à A., c'est un ancien officier, volontaire dans l'armée allemande, qui, chef du groupe local du P. S. F., mène la même besogne de désagrégation sournoise; ces gens se taisent dès qu'ils sont contredits, prennent peur, se rétractent, se prétendent plus Français que les Français, mais le mal est fait et bien fait.

Cette « gazette parlée », est actuellement propagée avec ardeur, par des gens qui n'auraient jamais dû recevoir la nationalité française; le III^e Reich nous envoie aussi des représentants de commerce, des commis-voyageurs qui, si le terrain leur semble bon, laissent des tracts, des brochures, des discours d'Hitler; ces « chuchoteurs » sont rigoureusement choisis par l'office du III^e Reich « Bundesamt für Heimatwesen » qui a très soigneusement dressé la liste des Allemands qui ont dû quitter nos deux provinces après l'Armistice. A la fin de septembre, la gazette chuchotée annonçait sans rire que Hitler allait bientôt entrer en Alsace et que les traitres — c'est-à-dire les Alsaciens français, l'immense majorité, la quasi-unanimité — seraient châtiés comme ils l'avaient été en Autriche; il y avait là ce continuel chantage, cette perpétuelle menace qui caractérise la propagande national-socialiste et qui sert à faire adopter, aux récalcitrants, l'idéologie fasciste; le lâche pour être tranquille — il le croit — se précipite dans la servitude.

Cette coïncidence qui n'est point due au seul hasard, entre les thèmes nazis, les thèmes autonomistes et les thèmes de nos « nationaux » français favorise le travail de la 5^e colonne dans notre région.

Certes, la police n'a point trouvé de cagoullards en Alsace et en Lorraine; mais a-t-elle bien cherché? Nous ne le pensons pas; des attentats sont restés impunis, ainsi celui dont fut victime Cerf, de la section strasbourgeoise de la Ligue des Droits de l'Homme; des armes ont été entreposées en certaines régions, à Altkirch et à Mulhouse, à Metz, à Sarrebourg. Plus même, le réseau des sociétés secrètes



Le vieux Strasbourg, la Petite France! Quartier infiniment pittoresque avec ses vieilles maisons du XIV^e, à portes basses, à belles galeries et auvents de bois sculpté.

était, est plus dense en nos régions que dans la province française, mais si l'on avait cherché, on aurait trouvé trop de gens compromis et de gens dont il ne fallait pas parler; on dit même couramment que certain voyage de Daladier dans la région eut avant tout pour but d'empêcher les recherches; celles qui avaient été effectuées à Nancy et s'étaient montrées si fructueuses ont été bizarrement arrêtées. Et pourtant, certains officiers de la région fortifiée de Metz qui connaissent les dessous de l'affaire ne me démentiront point, n'a-t-on pas trouvé que, dans certaines ligues dissoutes, abondaient singulièrement les anciens volontaires alsaciens et lorrains dans l'armée allemande, dont certains, à Metz par exemple, ne se gênent point pour faire des quêtes en faveur de l'hitlérien « secours d'hiver »; n'a-t-on pas remarqué sur des casernes et des bâtiments militaires des « Vive la Rocque » ou « Vive Doriot » ornés comme il se doit de croix gammées.

La ligne Maginot est solide; mais toute cette propagande tend à saper ses arrières et l'espionnage est en temps de paix un moyen de préparer la guerre. Or, si nous regardons quelques procès d'espionnage qui se sont déroulés dans notre région, que remarquons-nous?

A Huningue, le commissaire spécial Sabaterie arrêta quatre espions qui furent lourdement condamnés; n'appartenaient-ils pas au P. S. F. Fernand Freiburger au moins en était membre, si nos renseignements sont exacts.

A Remiremont (Romberg, comme disent ces mes-

sieurs), on arrêta un espion, Soyer; à quelle ligue dissoute appartenait-il? Quelles cartes trouva-t-on dans sa poche?

Gillmann, responsable du parti franciste dans le Bas-Rhin fut condamné à 20 ans de prison pour espionnage; son activité, menée sous un couvert politique, ne se limitait pas à la Basse-Alsace, mais elle s'étendait à tout l'Est et même au sud de la France (condamnation d'un de ses complices, l'adjudant retraité Etienne Payen, de Marseille). Et qui trouva-t-on derrière Gillmann? Le fameux baron Pottère. A quelles ligues « dissoutes » appartenaient ces entrepreneurs de Strasbourg qui, chargés de travaux de fortifications, faisaient passer leurs documents dans le III^e Reich? Quel journal local lisaient les membres de la famille Bour, de Forbach (80 ans de prison à quatre pour espionnage) et quelles réunions fréquentaient-ils?

Un jour, nous avons entendu un officier déclarer: « Oh! quand on soupçonne des fuites dans un coin, ce n'est pas difficile, il faut d'abord surveiller les milieux nationaux. »

Il exagérât un peu, car quelquefois on arrête aussi des Allemands; en juin 38, fut condamné à Metz, le nazi Wetzel qui entretenait des relations avec Goetz, chef de gare à Sarreguemines, qui ne passait pas pour un homme de gauche.

Tous ces faits — dont aucun ne peut être démenti — sont graves et nous n'en avons cité que quelques-uns. Est-ce à dire que le mal soit irréparable?

(La fin au prochain numéro.)

LE MOULIN DU FRAU

(Suite de la page 5.)

Les jeudis nous allions l'un ou l'autre, mon oncle ou moi, au marché d'Excideuil; c'est là où nous avions nos affaires, où nous trouvions notre monde. Ma femme y faisait vendre assez souvent par Suzette quelques paires de poulets ou de canards, et quelques douzaines d'œufs. Elle avait beaucoup augmenté le revenu de la basse-cour, sans grande dépense; ainsi, tous les ans, nous portions au marché de Périgueux une vingtaine de dindons, en gardant notre provision. Elle faisait venir de même beaucoup d'oies, qui profitaient vite ayant la rivière à deux pas, et quand il était temps, la Suzette les gorgeait; une fois fines grasses, on les tuait et on les vendait un bon prix, les foies, la graisse et tout.

Quand la bourrasque politique fut un peu passée, mon oncle se mit à faire du commerce sur les blés, et pour ça il allait assez souvent aussi à Cubjac, et à Thiviers le samedi. A part ces sorties, les jours se ressemblaient fort, car la vie de la campagne est tout unie, sans changements. Le dimanche, pour ça, quand le temps allait bien, nous prenions la chienne, et nous allions tacher de tuer le lièvre, et lorsque nous en savions un c'était rare que nous ne le portions pas, car notre Finette était bonne, suivait des quatre heures de temps sans lâcher, et mon oncle ne manquait guère son coup; et puis il connaissait bien les postes. Lorsque nous avions tué un beau mâle dans les huit livres, nous l'envoyions à M. Masfrangeas, et nous faisons de même lorsque nous avions pris quelque belle pièce de poisson. Quand nous mangions le lièvre à la maison, il y avait toujours quelque ami à qui nous l'avions fait dire: c'était Lajarthe, ou le fils Roumy, ou Jeantain de chez Puyadour.

Dans l'après-midi du dimanche, je descendais quelquefois jusqu'au bourg, histoire de voir les gens, de parler à des amis, et à l'occasion, nous buvions une bouteille nous deux Roumy.

D'autres fois, avec mon oncle, nous faisons le tour de notre bien, les mains dans les poches de la veste, un brin de marjolaine aux dents, nous arrêtant à chaque pièce, pour voir comment levait le blé, ou si la luzerne naissait bien, ou si le blé rouge s'épiait, ou si les noyers avaient des noix. On n'a pas d'idée du plaisir que nous avons, nous autres paysans, de voir naître, croître et mûrir le grain que nous avons semé; d'enfoncer nos sabots dans la terre que nous avons tant de fois retournée avec l'araire; de suivre le champ que nous connaissons sillon par sillon: ici il y a une mouillière; là, à cette place, on ne peut pas faire perdre le chiendent; et on se dit: Lorsque nous bladions dans ce fond, il faisait mauvais temps, aussi le blé est plein de coquelicots. Ce plaisir est autre chose que celui du riche, qui visite ses domaines qu'il ne cultive pas. Le plaisir de celui-ci est plein de vanité, et tout à la surface, comme s'il avait une belle femme, pour la vue seulement. Mais pour le paysan, c'est comme un vrai mariage entre la terre et lui; il la tient, la possède, la tourne, la retourne, la façonne à sa mode, la soigne avec grand amour, et jouit en la voyant fécondée par son travail. Et nos vignes donc! C'est là que nous nous arrêtons longuement, marchant pas à pas, regardant chaque pied l'un après l'autre, épiaut les boutons à leur sortie, les comptant, comptant les formes, faisant des comparaisons d'années. Ah! c'était surtout notre vieille vigne, celle qui nous donnait ce bon vin dont nous ne buvions pas tous les jours; c'est celle-là qui était bien soignée et travaillée! Nous faisons de bon terreau avec des feuilles pour mettre aux endroits les plus maigres, et tous les ans nous y portions quelques tombereaux de terre pour l'arranger. C'en était risible; quand nous trouvions par là quelque vieille savate, ou quelque mauvaise peille de drap, nous la portions à la vigne pour l'enterrer au pied d'un cep. Et s'il y en avait quelqu'un de malade nous le déchussions, et nous y mettions autour du purin de l'étable. C'était bien des soins, mais ils ne nous coûtaient pas: et puis, quand les grappes se gonflaient comme le tétin d'une femme grosse, quel plaisir de les voir profiter, et passer du rouge clair au brun noir et comme velouté!

D'aucunes fois, mon oncle nous laissait, ma femme et moi, deviser et nous promener aux alentours de la maison, et s'en montait dans sa chambre du mou-

lin, lire un de ces vieux livres des grands hommes de l'antiquité. Il disait qu'il y avait de ces vies dont il ne s'était jamais lassé, comme celle de Caton et de Phocion, qu'il préférait à toutes les autres. C'était une chose pas ordinaire, cette lecture, pour un paysan un peu dégrossi seulement par l'école et le régiment. Le hasard avait voulu que ces livres se fussent trouvés dans un tas de vieilleries, achetées par mon grand-père à l'encaen, et mon oncle en faisait son profit, et nous tous aussi.

Le 21 novembre de cette année-là, et le 22, on vota chez nous, comme dans toute la France, pour le rétablissement de l'Empire. Au Frau nous nous demandions, mon oncle et moi, comment nous devions faire. Si nous avions été bien libres, nous aurions été mettre un Non dans la boîte de M. Lacaud; mais, à cause de M. Masfrangeas, il fut convenu que nous ne voterions pas. Lajarthe, qui était venu voir comment nous faisons, fit comme nous, et passa la journée au Frau. Ce qu'il y eut de joli dans notre commune, c'est que hormis nous trois, mon oncle, Lajarthe et moi, il n'y eut pas un manquant: tout le monde vota, même ceux qui étaient dans leur lit. Le plus beau c'est que ce pauvre Gustou, qui, jusqu'alors, avait toujours voté avec les gens comme il faut, fut porté par M. Lacaud comme ayant voté Oui, car il n'y eut pas un Non dans la boîte, bien entendu. Notre maire pensait que Gustou, qui n'avait pas quitté le Frau ce jour-là, n'avait pas changé d'opinion, ou pour mieux dire, de manière de voter; mais il se trompait beaucoup, car depuis qu'on avait mis mon oncle en prison, il se serait fait couper en morceaux plutôt que de voter pour Bonaparte.

Notre maire nous en voulut beaucoup, de n'avoir pas pu envoyer un procès-verbal avec autant de Oui que d'électeurs. Il ne s'en fallait que de trois, ça n'était rien, mais avec ça, il en fut très vexé, vu que d'autres maires de par là avaient obtenu par les mêmes moyens que lui l'unanimité de Oui, et comme il couchait en joue la croix d'honneur, il craignait que ça ne lui fit du tort.

Pas bien longtemps après ce vote, nous étions allés au bourg, mon oncle et moi, pour nous arranger avec des scieurs de long qui devaient venir nous faire des planches. C'était un dimanche, et M. Lacaud se trouva là sur la place devant l'église, tout bouffi de graisse et d'importance comme toujours. Une grosse chaîne de montre en or s'étalait sur son ventre bedonné, et sa trogne rouge luisait sous un grand chapeau haut de forme. Il était là, les mains derrière le dos sous sa lévite, la tête en arrière, parlant à des gens de la commune du haut de sa grandeur. Lorsqu'il nous vit à quelques pas, il se tourna vers nous et, s'adressant à mon oncle avec sa grossièreté vaniteuse, lui dit:

— Vous avez bien mal reconnu la grâce qui vous a été faite, Nogaret; vous auriez dû voter au moins par reconnaissance pour celui qui pouvait vous envoyer à Cayenne et ne l'a pas fait.

Mon oncle le regarda de ses yeux clairs qui flambaient, en serrant les poings et les mâchoires; mais la pensée de Masfrangeas lui vint; il ne dit rien et s'en alla.

Moi, la colère m'avait monté, et, m'avançant vers ce gros enflé, je lui répondis rudement:

— Vous saurez qu'on ne doit aucune reconnaissance à celui qui s'est emparé du droit de grâce, parce qu'il n'a pas fait à un citoyen tout le mal qu'il aurait pu lui faire injustement!

M. Lacaud ne s'attendait pas à cette réplique; il resta tout ébaubi, devint cramoisi, branla la tête d'un air menaçant, mais ne sut que dire.

Je crois que c'est la seule fois de ma vie que j'ai riposté un peu à propos. D'ordinaire j'ai l'esprit lent, et le mot me vient trop tard. Il m'est arrivé plus d'une fois de me dire en m'en allant: Animal! tu aurais bien pu dire ça ou ça.

Excepté ces paroles avec notre maire, nous restions bien tranquilles chez nous, ne nous mêlant de rien, ni de politique, ni des affaires de la commune, et il nous semblait que cela étant ainsi, nous étions à l'abri de tout. Mais quand on a affaire à des mauvais gredins comme Laguyonias, et à des individus méchants et rancuniers comme M. Lacaud, on n'est jamais à l'abri de quelque mauvaise chicane, et nous ne tardâmes guère à nous en apercevoir.

Un jour que j'étais allé avec Gustou couper de la bruyère pour faire paillade à notre bétail, je vis venir un nommé Pasquetou, de Cronarzen, qui avait un bois touchant le nôtre. Quand il fut près de nous, il nous dit, sans tourner autour du pot, que nous coupions la bruyère sur un endroit qui n'était pas nôtre.

Moi, c'était la première fois que je le voyais faire, et comme dans nos bois les limites ne marquent pas toujours très bien, je pensais que peut-être nous nous étions trompés. Mais Gustou répondit de suite à Pasquetou que c'était la troisième ou quatrième fois que lui y coupait la bruyère, sans parler des plus anciens de la maison, et que jamais il n'avait rien dit. Mais l'autre riposta que, s'il ne connaissait pas son droit auparavant, maintenant qu'il le connaissait, il voulait le faire valoir; et il ajouta que nous venions jusqu'au chemin qui s'en va vers Roulede. Gustou alors lui dit qu'ils étaient d'accord sur ça, mais que nous n'avions pas dépassé le chemin; à quoi Pasquetou répliquait que nous l'avions dépassé.

Pour faire comprendre ça, il faut dire que pour éviter un endroit un peu creux où l'eau s'assemblait, et où il y avait toujours de la fange, les gens qui passaient par là avec leurs charrettes avaient pris l'habitude de couper dans notre bois pour aller rejoindre, à cinquante pas de là, le chemin qui tournait un peu sur la droite. Comme il y avait longtemps que les gens faisaient comme ça, ce passage était devenu un véritable chemin bien frayé, pendant que la palène et la bruyère venaient dans le vrai chemin, mais pas assez tout de même pour qu'on ne le vit bien. Nous n'avions jamais rien dit aux voisins; c'était un peu de bruyère perdue, mais ça ne valait pas la peine d'en parler.

Quand je vis que Pasquetou s'entêtait à ça, et qu'il voulait nous faire lâcher de couper la bruyère, je lui dis de nous laisser tranquilles, et que, s'il avait des droits comme il le disait, il n'avait qu'à marcher.

Et, en effet, il marcha, Pasquetou, et ça nous étonnait grandement, vu que nous avions toujours été bons voisins; mais nous pensions qu'il y avait quelque chose qui le poussait. Le terrain disputé n'en valait pas la peine; il faisait un tiers de quatorzonée, et ne valait pas cher, car il n'y avait pas de châtaigniers dessus. Il y en avait eu un autrefois, mais il n'en restait plus que la souche pourrie recouverte de terre et d'herbes. Ce châtaignier avait fait la limite autrefois, mais comme il n'existait plus, Pasquetou se fondait là-dessus, pour soutenir que notre limite était un gros châtaignier, contre lequel passait le chemin que les gens avaient fait chez nous.

Quoique ça fût peu de chose, quand on a droit, on ne veut pas se laisser manger par un mauvais voisin; et, devant le juge de paix, mon oncle déclara que, depuis qu'il avait souvenance, les siens et lui avaient toujours coupé la bruyère sur cet endroit sans contestations, et que nous continuerions à faire de même, jusqu'à ce que les tribunaux en auraient autrement ordonné.

Quelque temps après, vint au moulin ce gueux de Laguyonias, qui nous porta une assignation devant le tribunal de Périgueux; nous voilà obligés de prendre un avoué, un avocat et de plaider.

Nous ne manquions pas de témoins qui nous avaient toujours vu couper la bruyère sur le terrain en question; mais pour le passage, les uns ne se rappelaient pas bien où était le vrai chemin; d'autres n'avaient jamais passé que sur celui qui traversait notre bois. Le cadastre ne le marquait pas, en sorte que nous n'avions, pour soutenir notre droit, que la preuve de la jouissance.

Mais Pasquetou produisait un titre, où il était dit que son bois venait jusqu'au chemin qui était entre nous deux, et que ce chemin passait de notre côté, à raser un vieux châtaignier à trois mars, ou maitresses branches, qui était sur notre fonds. Comme justement le châtaignier qui restait alors en avait trois, il se fondait là-dessus.

A l'audience, les gens de loi lurent des papiers à n'en plus finir, comme s'il se fût agi d'une affaire bien importante. Après ça, l'avocat de Pasquetou se leva pour plaider. Cet avocat avait une manie risible: tout en parlant, de sa main gauche il tenait sa robe serrée au corps et se penchait en avant, faisant craquer avec son gros ventre la boiserie où il s'appuyait, tendant le bras droit vers les juges, la main ouverte, comme s'il eût eu ses preuves dedans, et qu'il eût voulu les leur présenter. Avec ça, il avait une voix éraillée et criarde comme celle d'un canard, et machait et remachait dix fois la même chose.

C'était un des premiers avocats de Périgueux pour tant, et on voyait qu'il savait bien des affaires, car il cita des articles de loi, parla d'un nommé Cujas, et fit des citations en latin, auxquelles je ne comprenais rien, pas plus du reste que quand il parlait en français, attendu sa manière d'embrouiller ses phrases. Quand il eut parlé pendant une heure et demie, il annonça qu'il avait fini et qu'il allait seulement, avant de s'asseoir, résumer rapidement les moyens de son client. Mais sous prétexte de ça, le voilà qui recommence de fond en comble à plaider. Tout le monde en soufflait; enfin, après une demi-heure de plus, il s'assit, tira un foulard rouge de sa poche, et se mit à s'essuyer le front.

Notre avocat se leva alors. Celui-ci avait un autre tic; il levait les bras tendus au-dessus de sa tête, par un mouvement brusque, comme font maintenant les élèves de notre école, lorsque le régent leur fait faire l'exercice du gymnase; et tout d'un coup, il les laissait tomber de même, collés le long du corps, avec la fin de ses phrases. Ses grandes manches lui couvraient les mains, et se confondaient avec sa robe, de manière qu'on l'eût cru manchot des deux bras. Il avait avec ça une figure toute rasée et pâle, et ses cheveux noirs plaqués étaient coupés en rond autour de sa tête comme une belle calotte de curé, de manière qu'on l'eût pris pour un masque de carnaval, un pierrot en deuil.

C'était M. Masfrangeas qui nous avait enseigné cet avocat; il passait pour un homme fort, et je ne doute aucunement qu'il ne le fût; mais qu'il était embêtant!

(A suivre.)

Eugène LE ROY.

Les Terroirs Français ne vendent que quelques sortes de vins, mais... c'est du Vin

LES TERROIRS FRANÇAIS

ne vendent que des vins naturels, sans coupage, et garantis d'origine par pièces de régie

LES TERROIRS FRANÇAIS

livrent en futs de 55-110-220 litres, sans frais ni droits, dans tout PARIS et dans un rayon de 20 km.

LES TERROIRS FRANÇAIS VOUS OFFRENT

VINS ROUGES

Roussillon 1938. 9°5 ... 2 fr. 80 le litre
Corbières 1938. 10°5 ... 3 fr. le litre
Côtes du Rhône 10° ... 3 fr. 10 le litre

VINS BLANCS

Palas Supérieur ... 3 fr. 25 le litre
Bordeaux ... 3 fr. 50 le litre

Et lors du premier achat, nous donnons, de la part de « REGARDS », une bouteille de Champagne d'origine.

Les Terroirs Français, 13, Boulevard Magenta, Paris (10°)

Tél.: Botzaris 31-47.

Combattants de la LIBERTÉ

AUX jours les plus sombres, ils n'ont pas hésité à répondre à l'appel de la liberté. Ils ont quitté la douceur du foyer, ils se sont séparés de tout ce qu'ils aimaient dans la vie, parce qu'un devoir plus impérieux que tout les réclamait. L'Espagne en proie à l'invasion, subissant l'assaut furieux des barbares, les a accueillis comme ses enfants et les a vus mêler leur sang à celui de ses fils. Et l'Espagne, avec eux, a tenu bon, et l'Espagne vivra grâce au sacrifice commun. Là-bas, c'est la France qu'ils ont défendue et c'est sur la paix du monde qu'ils ont veillé. Aujourd'hui, ils quittent la terre d'Espagne où ils ont vécu les grandes heures du courage humain, de la patience et de la foi. L'on voit ici, dans cette page, le colonel Modesto, leur grand compagnon d'armes, et André Marty, l'admirable champion de toutes les justes causes, leur parlant comme à des frères de lutte, une dernière fois. Et ces hommes en qui revit le souffle de 1793 écoutent, les larmes aux yeux, ces paroles d'adieu.



Photos
R. CAPA



ARCHIVOS
ESTATALES

La République

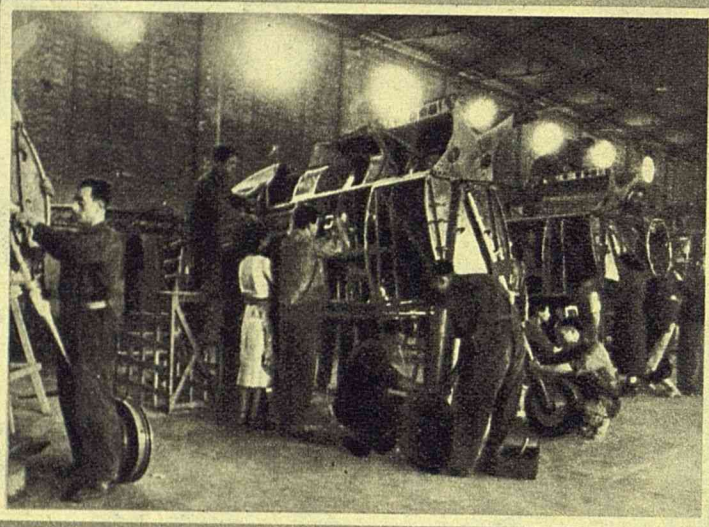
NOUS vous présentons aujourd'hui un reportage photographique de notre envoyé spécial Chim sur la jeune aviation républicaine.

On ne redira jamais assez quelles difficultés énormes l'aviation républicaine a surmontées, quels efforts héroïques elle a dû fournir pour parvenir jusqu'à ce qu'elle est aujourd'hui, pour battre les escadres aériennes italiennes et allemandes supérieures en nombre.

Il convient de rappeler qu'avant l'actuelle guerre d'invasion, l'Espagne ne possédait ni usines d'aviation, ni techniciens, ni ouvriers spécialisés, et très peu de pilotes. Il a fallu tout créer et dans les pires conditions, puisque, aussi bien, on était en guerre. La République s'est mise au travail avec un courage, une volonté, une foi sans égales. On a construit des usines et, pour les soustraire en partie aux bombardements, on a dû les disperser sur l'ensemble du territoire; toutes les usines ont été « doublées », c'est-à-dire qu'à chaque usine spécialisée on a adjoint une autre même usine pouvant remplacer la première si celle-ci venait à être détruite. Par équipes de huit heures, hommes et femmes travaillent jour et nuit. Le montage définitif des avions se fait sur le champ d'aviation d'où les appareils s'envolent bientôt. Ces camps d'aviation, qu'il faut aussi soustraire aux bombardements massifs des Caproni, Savoia et autres Junkers, ne comportent que très rarement des bâtiments importants trop vulnérables. Les avions en cours de montage ou prêts à prendre leur vol sont mis à l'abri, le plus souvent, sous les oliviers qui constituent le plus parfait camouflage. Nos photos vous montrent ces camps d'un genre nouveau et qui comportent tous un poste de radiogoniométrie, de météorologie, installé dans un autocar aménagé à cet effet.

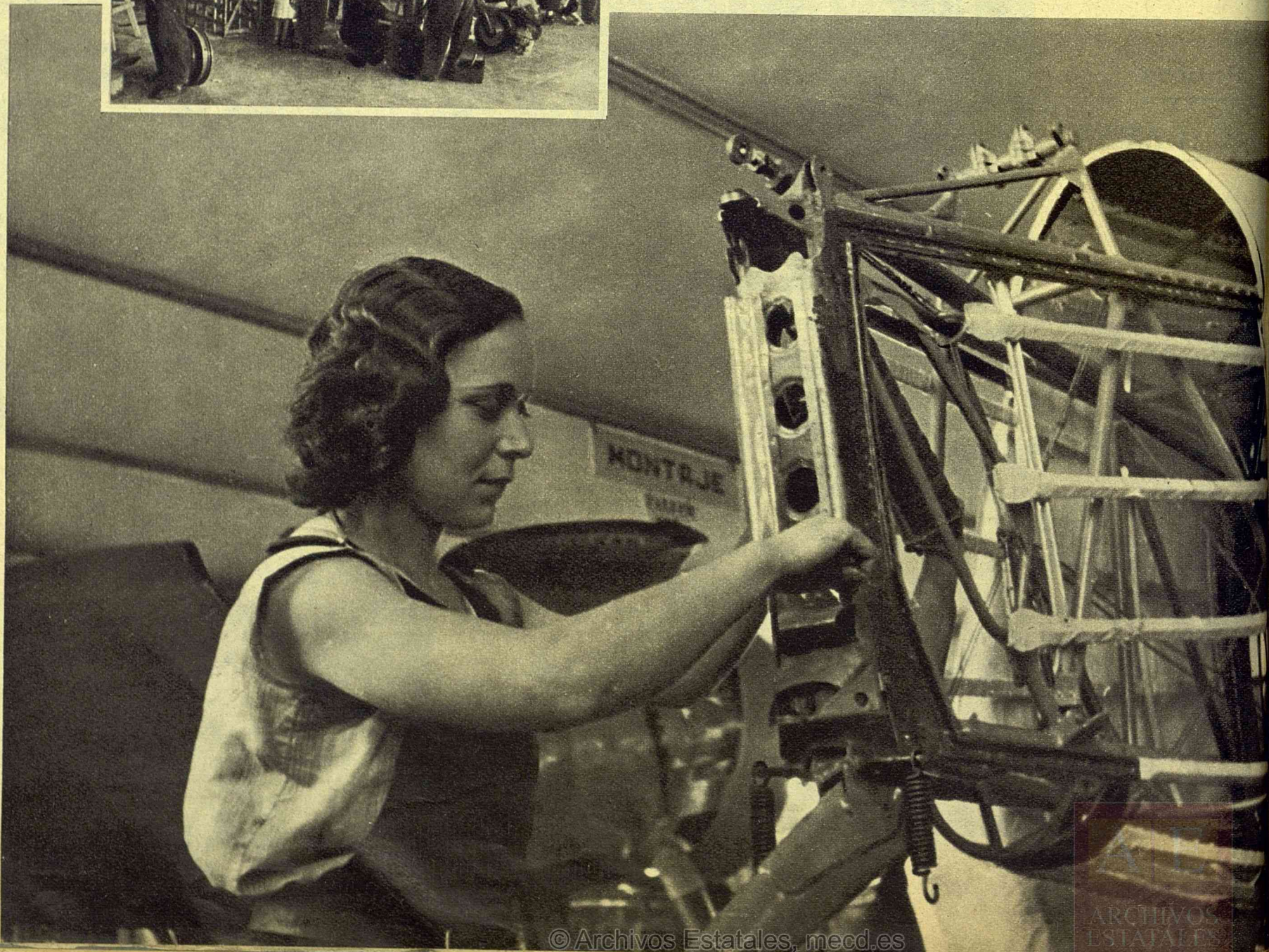
Les Jeunes pilotes de l'aviation républicaine sont recrutés parmi l'élite des jeunes combattants qui se battent sur le front depuis des mois. Après un examen psychotechnique, les élèves-pilotes suivent durant six mois des cours, un entraînement intensif, au terme desquels ils sont admis à accomplir leur premier vol de combat.

En pleine guerre, la République a réussi à créer de toutes pièces une aviation magnifique. Les monoplans de chasse « Mosca », les biplans de chasse « Chato », avions construits en Espagne, avec leurs pilotes **exclusivement espagnols**, ont égalé d'abord, puis surpassé aujourd'hui les Heinkel, les Arado, les Fiat, les Messerschmitt, avions et pilotes allemands et italiens au service de Franco. Et chaque jour ces derniers font à leurs dépens l'expérience de la force de la jeune et valeureuse aviation espagnole.



En haut, à gauche : Trois « Chatos » de chasse dans le ciel de Catalogne.

Ouvriers et ouvrières dans les ateliers de montage.



espagnole

CONSTRUIT ses AVIONS

Vient de paraître

SIMONE TERY
FRONT
DE LA LIBERTÉ
ESPAGNE 1937-1938

Ennuyeuse vision de l'Espagne en guerre. Bombardements, massacres d'innocents, champs de bataille, le peuple, l'armée, les brigades internationales avec les Français.

L'Espagne vaincra : telle est la conclusion de cette vaste enquête.

24 fr.

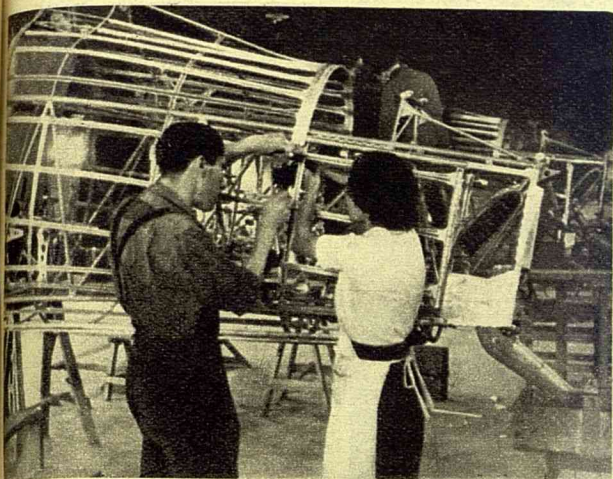
RAPPEL

Contre-Attaque en Espagne, par J.-R. Sender	25 »
L'Espagne vivante, par Juan Vicens	12 »
Panorama de la culture espagnole, par M. Parrot	15 »
Le Romancero de la guerre civile, poèmes	12 »

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS
Ch. postal 974-41

Reportage photographique de notre envoyé spécial

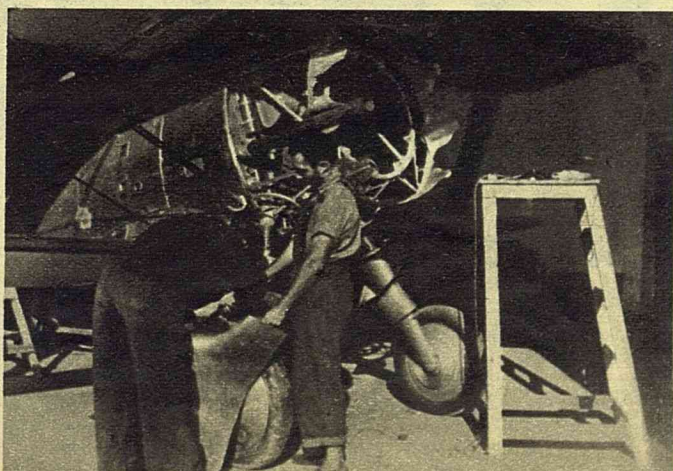
CHIM



Ci-dessus : Une jeune ouvrière au sourire charmant travaille au montage du train d'atterrissage d'un « Mosca » de chasse.

A droite : Dans un atelier, mari et femme, tous deux ouvriers qualifiés, terminent le montage d'un « Chato ».

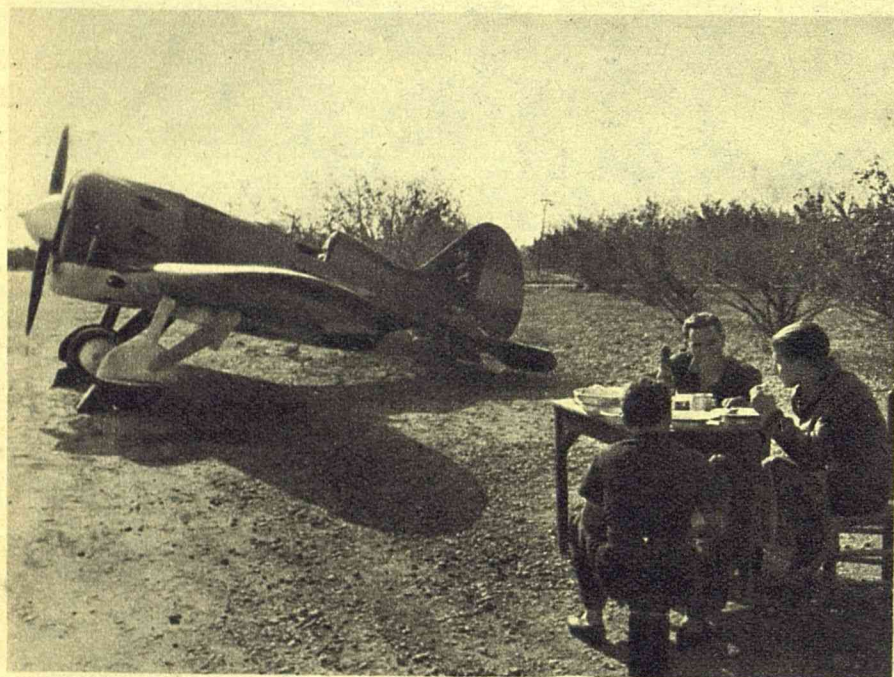
Ci-dessous : Dans les ateliers de fuselage.





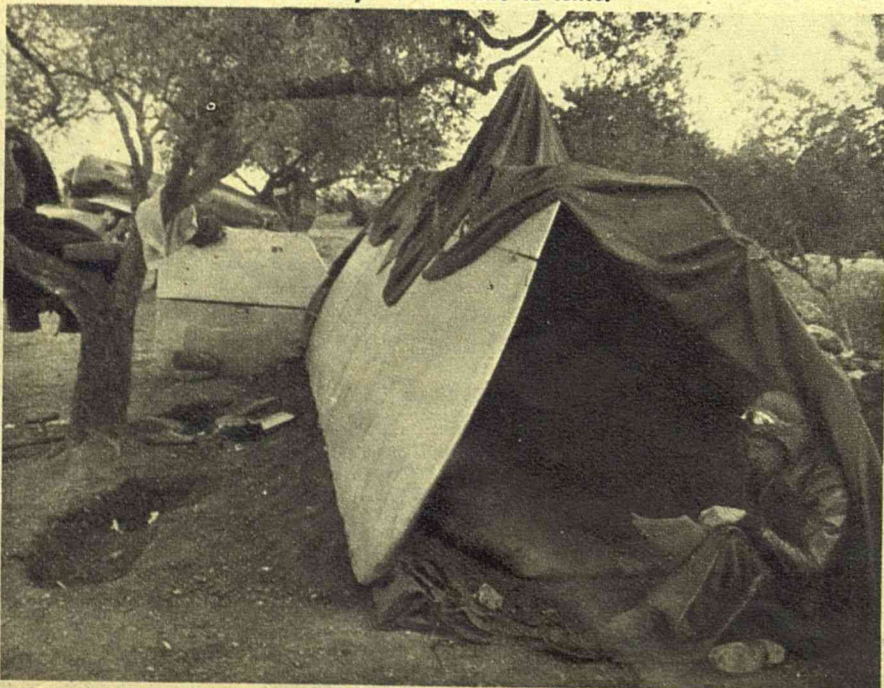
Quelque peu à l'ombre

Mathurin, le tantôt faible et tantôt herculéen Mathurin, jouit, en Espagne, d'une popularité extraordinaire. L'escadrille « Mathurin » est parmi les plus valeureuses et les plus pleines de jeunesse et de joie !



Entre deux vols. Le repas joyeux dans le soleil déclinant pris à côté du « Mosca ».

Le repos au camp. Les ailes et le gouvernail d'un avion brisé ont été utilisés pour construire la tente.



Après un dur combat, les mécanos révisent à l'ombre d'un olivier le vaillant « Mosca ».

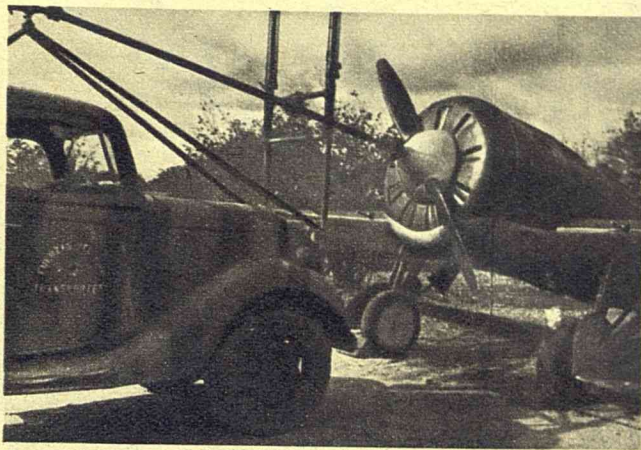
Le pilote monte à bord. L'instant d'après, le gros « Chato » s'envolera pleins gaz au devant de l'escadrille ennemie qui vient d'être signalée.

ue pen Espagne
mbres oliviers

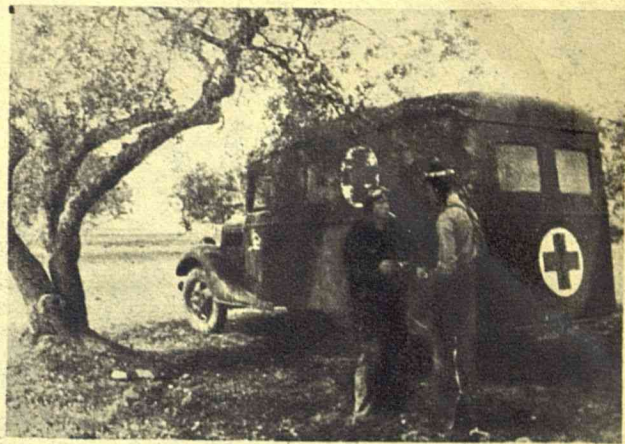
UN CAMP D'AVIATION



L'âme de l'aéroport : la voiture de radio et de météo.



Le démarreur automatique va lancer l'hélice : en trois minutes, l'avion de chasse s'envolera.



Une journée très dure ! Trois combats ! La première cigarette fumée à côté de l'ambulance du camp.



L'ins-
chato »
devant
ui vient



Jeune pilote de chasse.

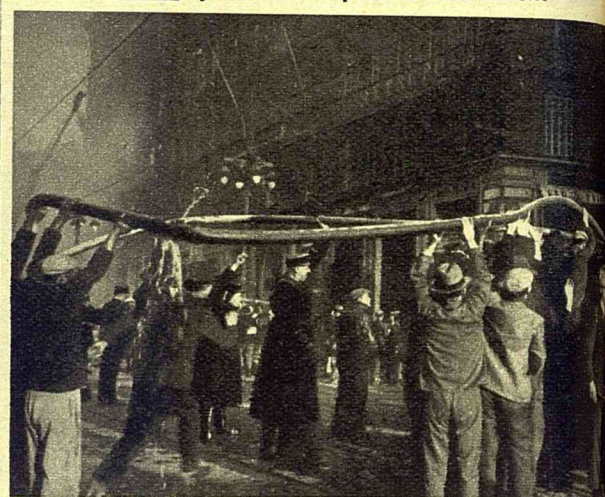




Un document unique. Le feu s'est déclaré et en quelques minutes les Nouvelles Galeries sont embrasées : les flammes jaillissent, une épaisse fumée noire s'exhale du brasier, les malheureux prisonniers, dans la fournaise, hurlent. La foule accourt...

APRES L'INCENDIE DE MARSEILLE

Contre le feu, Marseille était fort mal armée. A l'insuffisance de l'équipement, la foule supplée par un incomparable dévouement



Notre ennemi LE FEU

Une enquête de Louis GÉRIN

La terrible catastrophe de Marseille — qu'on aurait pu éviter, comme on le verra ici — aura peut-être un résultat heureux : convaincre les Français qu'un de leurs ennemis les plus dangereux, c'est le feu.

Le feu qui, sur les dix milliards de francs que coûtent à la collectivité les accidents de tous genres, intervient pour 3 milliards, soit 8 millions par jour qui s'envolent en fumée et qu'il nous faut bien payer sous forme d'impôts.

Le feu qui, chaque année, détruit 30.000 édifices, soit une grande ville.

Le feu qui, chaque année, tue, après combien d'horribles souffrances, 25.000 personnes, dont 5.000 petits enfants.

Le feu contre lequel nous sommes si mal armés que, sur les 38.014 communes que compte la France, 37.000 ne sont pas en mesure d'éteindre l'incendie d'une grange ou d'une villa. Parce qu'en matière de protection contre l'incendie, la France est au dernier rang des nations.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est R.-J. Dumont, expert-vérificateur du Centre National d'Organisation Scientifique du Travail, commis par le Ministère de l'Intérieur pour étudier cette grave question.

Et pourtant, pour prévenir efficacement le feu, pour le tuer dans l'œuf, il ne faut pas des milliards, il ne faut même pas des millions. Il faut simplement que chacun connaisse le feu et les moyens de le prévenir. Des leçons données aux enfants dans les écoles, une brochure bien complète et bien claire distribuée aux adultes, en voilà assez pour supprimer 95 % des incendies. Les 5 autres %, il suffit d'une bonne organisation des sapeurs-pompiers pour les éteindre avant qu'ils aient pu causer grand dommage.

COMMENT EVITER LA TRAGEDIE DU FAIT DIVERS ?

Il n'est pas de jour que les faits divers ne signalent des dizaines de tragédies dues à l'incendie. Mais

en Suède, en U.R.S.S., en Angleterre, en Hollande, etc., où la prévention du feu est enseignée à la population, rien n'est plus rare que ces tristes informations.

Allons-nous encore tolérer d'en avoir le sinistre monopole ? allons-nous attendre de revoir des tragédies comme celle de Marseille, alors que tous les feux peuvent être évités moyennant la connaissance de quelques règles très simples ?

Première règle : éliminer les causes d'incendie. Elles sont innombrables, et la ménagère la plus prudente ne l'est pas assez pour qu'on ne puisse trouver dans son appartement quinze ou vingt causes possibles d'incendie. Ainsi, qui d'entre nous ferme

son compteur à gaz, son compteur électrique chaque fois qu'il sort ? Qui ne peut trouver dans son installation électrique — fils nus, fils en mauvais état, humidité, surtension — vingt causes de courts-circuits, c'est-à-dire d'incendie ? Avouons-le : nous commettons chaque jour assez d'imprudences pour mettre le feu à un quartier.

Deuxième règle : malgré toutes les précautions, le feu peut éclater. Dans ce cas, savez-vous ce qu'il faut faire ? Je dis : non. Votre premier mouvement va être de jeter de l'eau sur le foyer sans savoir que vous risquez de l'alimenter au lieu de l'éteindre. Cela, parce que personne ne sait qu'il y a quatre sortes de feux : les secs, les gras, les électriques, les spéciaux. Seuls, les feux secs (de paille, de papier, de bois) peuvent être réduits par l'eau, tandis qu'elle serait dangereuse sur les feux gras (d'huile, d'essence, de friture), qui ne s'éteignent que par étouffement avec du sable, des couvertures ou des extincteurs spéciaux. Les feux de nature électrique doivent être attaqués avec un extincteur à acide carbonique. Attention : tous les extincteurs ne conviennent pas pour tous les feux.

Quant aux feux spéciaux, comme ceux que causent les bombes incendiaires, les feux dus au sodium, à l'aluminium, ils doivent être combattus par des spécialistes. N'y touchez jamais.

Troisième règle : la vitesse de propagation du feu est effrayante. Tous les techniciens du feu sont d'accord pour affirmer que le feu doit être circonscrit — nous ne disons pas éteint — en moins de quinze minutes. Sinon, il faut perdre l'espoir de sauver le navire ou l'immeuble.

Et l'on cite cette boutade d'un colonel des sapeurs-pompiers de Paris. On lui demandait comment éteindre un incendie ? Il répondit :

— La première minute, avec un verre d'eau. La deuxième minute, avec un seau d'eau. La troisième minute, avec une tonne d'eau. Après... Après, on se contente de noyer les décombres.

Mais on ne connaissait pas cette anecdote à Marseille !

Si donc vous vous trouvez en présence d'un commencement d'incendie, essayez de l'éteindre après avoir reconnu la nature du feu (sec, gras, etc...). Si vous ne l'avez pas éteint en trente secondes, appelez immédiatement les pompiers. Sachez que leurs services sont gratuits, sachez aussi qu'il faut leur indiquer la nature du feu, afin qu'ils emportent le matériel adéquat.

Quatrième règle : dans un incendie, gardez votre sang-froid. L'affolement fait plus de victimes que le feu lui-même.

Rendez service à vos amis

en leur disant que pour chaque abonnement ou réabonnement d'un an à "Regards"...

nous faisons cadeau de l'Almanach Ouvrier et Paysan 1939 qui est une merveille

N'attendez pas !

Tarif des abonnements

FRANCE - COLONIES :	
3 mois : 18 fr.	6 mois : 32 fr. - Un an : 58 fr.
PAYS DE L'UNION POSTALE :	
6 mois : 42 fr.	Un an : 78 fr.
AUTRES PAYS :	
6 mois : 54 fr.	Un an : 96 fr.

« REGARDS », 53, rue de Chabrol, PARIS. Compte chèque-postal PARIS 1715-54.

Excepté les cas spéciaux, il ne semble pas que le problème du feu préoccupe les architectes. La plupart du temps, ils sont guidés par un seul souci : faire des économies. Déplorable état d'esprit ; car c'est quand l'immeuble n'est pas encore construit qu'on peut le mieux le protéger contre l'incendie. Il faudrait qu'une loi fasse obligation de ne construire qu'en matériaux incombustibles ou ignifugés, et que les plans des immeubles projetés soient soumis à l'approbation d'un organisme compétent qui les examinerait en fonction des facilités ou des difficultés que l'immeuble offrira au feu. Prenons un exemple : on sait que le défaut de compartimentage offre un terrain favorable à la propagation du feu. C'est ainsi que les immeubles modernes, quoique construits en matériaux difficilement combustibles, sont des proies rêvées pour l'incendie, parce qu'ils sont fort peu compartimentés, troués de halls, de cages d'ascenseurs, de grands escaliers, etc., qui permettent au feu de passer d'un étage à l'autre avec rapidité.

Il serait encore nécessaire que les architectes s'arrangent pour que l'immeuble qu'ils construisent puisse trouver dans un rayon de cent mètres une bousche d'eau capable de fournir ses 30.000 litres d'eau à l'heure, même en temps de sécheresse. Car, enfin, il ne suffit pas d'appeler les pompiers : il faut encore qu'ils puissent trouver de l'eau pour leurs lances ; on l'a, hélas ! bien vu à Marseille !

Au cas où une bouche semblable n'existerait pas, il faudrait que soient creusées des citernes suffisantes pour alimenter une grosse lance.

L'architecte ayant fait son devoir, la tâche n'est pas achevée. Dans l'immeuble construit, il faut que soit poursuivie la lutte contre l'incendie.

Une seule solution : chaque immeuble doit être muni d'appareils extincteurs en nombre suffisant, c'est-à-dire au moins un par étage. Pour les immeubles du type « caserne », où vivent des centaines d'habitants, il est nécessaire qu'une motopompe puissante soit installée. Ne comptez pas trop sur les pompiers : au moment de votre appel ils peuvent être occupés ailleurs.

— Oui. Mais qui payera ces appareils coûteux ?
— Qui ? Mais les propriétaires. N'est-ce pas leur bien qu'il s'agit de défendre contre l'incendie ?

Il faut naturellement que les locataires se prêtent de bonne grâce à l'apprentissage — d'ailleurs facile — du maniement des appareils d'extinction. Car rien ne sert de posséder ces appareils si l'on est incapable de s'en servir le moment venu.

Ces suggestions provoqueront sans doute des protestations. Il me semble cependant que la vie des personnes, des petits enfants qui sont toujours victimes dans un incendie, que la sauvegarde des biens matériels de chacun, mérite qu'elles soient prises en considération. Ici aussi, l'étranger nous a précédé. Ces mesures que je propose, elles sont obligatoires dans la plupart des pays d'Europe.

LES BATIMENTS QUI NE DOIVENT JAMAIS BRULER

Il est des bâtiments dont nous ne pouvons absolument pas accepter qu'ils brûlent jamais : tels les musées, les cinémas, les navires, les écoles, les hôpitaux, les usines, les grands magasins, etc... Pourtant, ils ne s'en font pas faute, et des centaines de victimes perdent chaque année la vie dans ces incendies gigantesques.

Sans remonter à l'incendie de l'Opéra en 1781, ni à celui du Bazar de la Charité, qu'on se souvienne de ceux des *Nouvelles Galeries*, du *Printemps*, des *paquebots Atlantique*, *Georges-Philippa*, *Morrow-Castle*, *La Fayette*, etc...

On ne combattra pas victorieusement un gros incendie avec seulement une bonne organisation et pas de matériel, c'est entendu, mais on n'y arrivera pas non plus avec seulement du matériel et pas d'organisation.

Prenons le cas d'une usine. Comment la lutte contre l'incendie y est-elle organisée ? Sans crainte d'être démenti, je réponds : elle est livrée au hasard. Il y a des extincteurs, mais personne n'est spécialement préposé à leur entretien. On ignore s'ils fonctionnent parfaitement, on ne connaît pas leur maniement. Si le feu éclate, il faudra attendre que quelqu'un pense à aller chercher un extincteur et tâtonne pour en trouver le fonctionnement. Entre-temps, l'incendie aura pris des proportions effrayantes.

En outre, la direction de l'usine se repose sur ses extincteurs et ne pense pas qu'ils ne servent à rien si l'usine n'est pas mise en état continu d'alerte. On néglige les causes possibles d'incendie : entassements de vieux chiffons, entrepôts de bon mal aérés, mauvaise installation électrique, liquides inflammables laissés près de machines produisant des étincelles, quoi encore ? La nuit, c'est pis encore : on choisit pour veilleurs de nuit des vieillards peu valides qui ne voient plus très bien, qui n'ont pas été éduqués en vue de leur tâche. Si le feu prend, ils sont perdus, ne savent où donner de la tête.

Que faut-il donc faire pour mettre une usine en état de résister au feu ? Peu de chose.

Avoir le matériel nécessaire et le confier à des hommes désignés d'avance pour qu'ils échappent à la panique qui suit un commencement d'incendie.

Avoir de jour comme de nuit deux ou trois hommes spécialisés qui parcourent l'usine, ayant pour seule tâche de dépister les commencements d'incendie. N'oubliez pas que le feu couve longtemps et qu'il est souvent trop tard pour le combattre lorsqu'il se manifeste.

Avoir pris toutes précautions pour que le feu ne trouve pas de circonstances favorables à sa propagation et pour qu'en cas d'incendie le personnel soit prévenu de ce qu'il doit faire. Il ne faut pas de panique, il ne faut pas qu'ouvriers et ouvrières ne puissent trouver à sortir de l'usine en flammes (1).

Il va sans dire que ces suggestions peuvent être approfondies, améliorées, adaptées à chaque cas par-

(1) Comme ce fut le cas aux *Nouvelles Galeries* de Marseille, dont la direction avait négligé de prévoir les dégagements nécessaires.

ticulier. Une école ne se défend pas tout à fait comme une usine, une salle de cinéma comme un navire.

Mais l'école, l'usine, le cinéma, le grand magasin, etc., doivent satisfaire à cette exigence : ils ne peuvent, ils ne doivent pas brûler.

LA GRANDE PITIE DES POMPIERS FRANÇAIS

Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que Paris créa un corps de pompiers mis gratuitement à la disposition de tous. Il comptait 285 hommes en 1785. Au XIX^e siècle, les sapeurs-pompiers parisiens furent incorporés dans l'armée, où ils sont encore. Nous n'en parlerons pas ici, sinon pour dire que grâce à eux, à leur dévouement, à leur science, à leur matériel des plus perfectionnés, Paris est la seule ville de France où les pompiers puissent être à la hauteur de leur mission.

Mais en province... Ce fut dans l'incohérence la plus totale que villes et communes organisèrent — seulement à partir de 1815 ! — leur protection contre l'incendie. Une commune acheta du matériel, mais négligea de former des hommes pour le manœuvrer ; une autre eut des pompiers mais pas de pompes ; une troisième n'eut rien : ni pompes, ni pompiers. Et les décrets, les arrêtés ministériels ou préfectoraux qui essayèrent de mettre de l'ordre dans ce chaos tout au long du XIX^e siècle n'y réussirent guère.

De sorte qu'aujourd'hui, le bilan de ce gâchis est terrifiant.

Aux termes des décrets en la matière, la lutte contre l'incendie appartient aux communes, mais ceci ne présente pas un caractère obligatoire, de sorte que quatre communes sur cinq, en France, ont négligé d'assurer la formation d'un corps de pompiers.

Notez aussi que sur les 10.000 corps de pompiers qui existent en France, 3.000 sont équipés très modestement et les 7.000 autres pas du tout, à moins qu'on ne considère comme quelque chose du matériel datant d'un siècle.

Sans exagérer, on peut dire qu'en province seules les villes — très rares — qui ont établi un corps de pompiers professionnels sont défendues contre le feu.

Car j'oubliais de vous le dire : ces 10.000 corps de pompiers sont composés de volontaires qui ne touchent aucun salaire, ce qui est un handicap terrible dans la lutte contre l'incendie. Le temps de rassembler les pompiers qui sont à leur travail et les flammes ont eu le temps de brûler ce qui leur a plu.

J'exagère ? Point. Lisez ceci, que je cueille dans le *Progrès Social*, journal des pompiers professionnels de Rouen :

« Au mois d'août dernier, le feu éclate dans une filature de Malaunay. Cette filature réquisitionne les pompiers de Rouen, situés à 10 kilomètres. Malgré ce long parcours, les pompiers de Rouen arrivent et éteignent le feu avant que les pompiers de Malaunay soient rassemblés. »

C'est un cas. J'en citerais mille.

Il faut le dire bien haut. Les sapeurs-pompiers volontaires sont des braves gens et des gens braves, mais ils sont incapables de lutter contre un incendie, parce que tel n'est pas leur principal métier, parce qu'ils n'ont aucune connaissance professionnelle alors que la lutte contre le feu est une technique très compliquée comme l'exploitation d'un charbonnage ou d'une fabrique.

La vérité, la voici : 25.000 personnes dont 5.000 petits enfants meurent chaque année en France — sans

compter les trois milliards de dégâts — parce que notre pays n'est absolument pas équipé pour lutter contre l'incendie.

DIX SOUS PAR AN POUR ETRE A L'ABRI

Il me semble avoir prouvé que le système actuel qui remet à des pompiers bénévoles le soin de protéger les vies et les biens contre le feu ne remplit pas cette mission et donc doit disparaître.

Mais par quoi le remplacer ?

Les pompiers de Rouen ont longuement étudié la question et leur projet, mûrement réfléchi, a été récemment transmis au ministre de l'Intérieur qui doit le présenter aux Chambres. Le voici résumé :

Supprimons, dit ce projet, les sapeurs-pompiers volontaires et remplaçons-les, dans chaque département, par des postes de pompiers professionnels. Ces postes, qu'on appellerait centre de secours, desserviraient toutes les communes situées dans un rayon de 20 km. On voit qu'avec 6 ou 7 centres bien disposés, tout un département se trouverait protégé.

Ces centres seraient munis d'un matériel perfectionné et enverraient les secours sur simple appel téléphonique. En cas de sinistre, la commune appelante payerait les frais des pompiers.

A ces centres de secours, partout où la situation l'exigerait, on adjoindrait des sous-centres, comportant quelques pompiers avec le matériel nécessaire.

On étudierait la création de ces centres et sous-centres en tenant compte de la possibilité de trouver de l'eau. D'ailleurs, partout où il le faudrait, il serait simple de creuser des réservoirs et des citernes.

Cette organisation que je brosse à grands traits serait étendue à chaque département. De sorte que la France entière serait efficacement protégée contre le feu et les attaques aériennes.

Mais tout cela ne coûterait-il pas les yeux de la tête ? Voici la réponse : dix sous par an et par tête de Français, le calcul a été fait par les promoteurs du projet.

Dix sous par an et par tête de Français pour empêcher que le feu détruise, chaque année, 30.000 édifices, trois milliards de biens matériels, 25.000 personnes dont 5.000 petits enfants.

Je n'ai pas besoin d'une autre conclusion.



Le sinistre gagne du terrain. Les pompiers de Marseille défendent en toute hâte les immeubles voisins que le feu a déjà touchés.

LE THÉÂTRE

COURRIER DES LOISIRS

Yvonne B., Ivry.

Vous nous demandez quelles promenades intéressantes vous pouvez faire autour de Paris par les beaux jours d'hiver. Si vous disposez d'une après-midi seulement, allez à Saint-Germain, à la Malmaison, à Versailles, ou même simplement à Sceaux ou à Saint-Cloud. Si vous avez une journée entière, vous pouvez aller jusqu'à Rambouillet, à Fontainebleau, à Chantilly ou encore suivre la très belle vallée de Chevreuse ou parcourir si varié, en partant de Versailles. Pour chacune de ces sorties, et pour bien d'autres encore — car la région parisienne est infiniment riche en sites pittoresques et historiques — nous pouvons vous donner tous les renseignements que vous souhaitez.

Un lecteur havrais.

Vous aimeriez savoir quelles sont les œuvres les plus caractéristiques du génie de Beethoven parce que vous êtes en train de vous constituer une collection de disques classiques ? Vous savez que cette œuvre est infiniment vaste. Essayons tout de même de choisir. Une belle sonate pour piano ? « La Pathétique » ; une pour piano et violon : « La Sonate à Kreutzer » ; les quatuors ? Il faudrait les énumérer tous mais, enfin, nous vous indiquons le « Quatuor en ut dièse ». Il vous faut aussi le « Trio à l'Archiduc » et vous ne pouvez pas avoir au moins une symphonie, même deux : la « Pastorale » et la « Neuvième ». Elles sont si belles toutes deux et si différentes. Tout cela est bien arbitraire mais enfin vous aurez ainsi une image assez complète de cette œuvre gigantesque.

Deux étudiants de Saint-Nazaire.

Vous voulez savoir quels sont à part « Germinal » et l'« Assommoir » les cinq ou six œuvres les plus importantes d'Emile Zola. A votre place nous choisirions : La Terre, Nana, La Conquête de Plassans, Le Bonheur des Dames, L'Argent, Le Docteur Pascal. La faute de l'abbé Mouret, Thérèse Raquin. Vous les trouverez aux Editions Fasquelle, 11, rue de Grenelle, Paris.

Oui, il existe un lien entre les différents volumes des Hommes de bonne Volonté, ainsi que Jules Romains l'explique fort bien dans la préface du « 6 octobre ». Mais c'est un lien idéologique très large et assez souple certainement pour vous permettre de lire séparément n'importe quel autre tome et ceux que vous avez choisis sont parmi les plus intéressants.

Nous vous parlerons dans un prochain courrier de l'Unanimité.

Suzanne Moquillon, Billancourt.

Le grand nom de l'Ecole romantique française en peinture : c'est Delacroix, avec son goût passionné de la couleur, sa recherche de l'exotisme et des effets violents. Voyez au Louvre son « Radeau de la Méduse » et son « Festin de Sardanapale ».

Henri V.

Suivez dans le courant de cet hiver notre calendrier des Loisirs. Avec la collaboration du Comité des Loisirs populaires de la Région Parisienne, nous organiserons de très nombreux et très intéressants spectacles.

H. R., Marseille.

Vous vous demandez pourquoi les églises que l'on construit maintenant sont toutes laides : vous ne pouvez admirer ni les imitations des chefs-d'œuvre romans ou gothiques, ni les églises en « style moderne ». C'est, sans doute, que rien dans l'âme moderne ne correspond plus aux sentiments qui ont animé les bâtisseurs de cathédrales. Alors, ou bien on imite froidement leurs procédés sans réussir à nous émouvoir, ou bien on utilise un art qui est fait pour exprimer notre civilisation toute orientée vers le travail, vers la lutte de l'homme contre la nature et dont le mysticisme est absent ; un art qui, certes, permet de faire des chefs-d'œuvre pourvu qu'on lui fasse exorimer ce pourquoi il est fait.

Struggle for life.

Tous les lundis et mercredis soir, à 20 h. 45, à l'Université Ouvrière, 8, avenue Mathurin-Moreau, des cours élémentaires d'anglais sont donnés par des professeurs agréés.

Vous pouvez vous y inscrire dès maintenant.

L'EXPOSITION DES PEINTRES LIBRES ALLEMANDS A LA MAISON DE LA CULTURE

Vous devez aller voir cette émouvante exposition qui réunit une cinquantaine de toiles ; elles sont l'œuvre de peintres allemands qui ont fui leur malheureux pays où, chacun le sait bien, l'art, les idées sont tyrannisés, persécutés, adaptés aux besoins de la cause la plus odieuse. Vous y verrez notamment une toile fort belle de Kokoschka, reproduction d'une sanguine fameuse de Renoir, déchirée par la Gestapo, au cours d'une perquisition faite dans un appartement privé à Vienne. L'exposition est ouverte jusqu'au 20 novembre et son entrée est libre.

Arden de FEVERSHAM

au Théâtre de Montparnasse

Tricolore et le Cantique des Cantiques à la Comédie Française

FORT heureusement pour nous autres, spectateurs de 1938, la pièce avec laquelle le Théâtre Montparnasse vient de faire sa réouverture : Arden de Feversham, de H.-R. Lenormand, d'après une œuvre apocryphe de Shakespeare, relève plus du genre « aventures » que du genre purement psychologique. Je veux dire que si, à une époque comme la nôtre, où les événements sociaux et collectifs prennent le pas sur les événements strictement individuels, il nous est impossible d'attacher notre attention à un ouvrage d'art qui ne se propose que de nous définir quelque émoi personnel, en revanche, il nous est agréable et salutaire d'assister aux péripéties épiques d'une tragédie intime, se déroulant dans le plus pur style élisabéthain.

Le sujet est tiré d'un fait divers réel qu'évoque la chronique d'Holinshed, à laquelle Shakespeare devait faire tant d'emprunts. Il s'agit d'un assassinat célèbre qui, en 1551, avait ému toute l'Angleterre : l'assassinat de maître Arden, maire de sa ville natale, perpétré par sa femme Alice, avec la complicité de l'amant de celle-ci, un mauvais drôle du nom de Mosby, des domestiques du maître et de deux bandits de grand chemin.

Tout au long de l'enchevêtrement des événements qui constituent cette action dramatique particulièrement âpre, le spectateur a la bonne fortune de pouvoir découvrir tout un faisceau de données générales, de problèmes éternels, d'axiomes humains qui donnent à l'ouvrage sa densité à la fois poétique et philosophique. N'en doutons pas : ces éléments sont l'apport personnel du grand magicien qu'est Lenormand. S'ils existaient virtuellement dans l'œuvre originale, l'honneur de les avoir isolés (au sens chimique du mot) pour mieux nous en présenter le contenu profondément humain revient à l'auteur des Ratés.

Parmi ces éléments, on reconnaît notamment : la dualité éternelle de l'homme et de la femme en tant que créatures dominées par la passion ; la notion de justice et, plus particulièrement, de justice sociale ; la coexistence, dans le même individu, des forces du Bien et des forces du Mal, coexistence qui fait que tout être est un équilibre « mixture » d'eau pure et de boue, un bizarre composé de cette « eau pure qui fait la boue » ; la coexistence aussi — et par voie de conséquence — dans une âme humaine, de cette grandeur et de cette misère dont parle Pascal.

Il convient d'ajouter aussitôt que Lenormand a bien soin de ne suggérer qu'en passant — avec une force d'ail-

leurs peu commune — tous ces thèmes abstraits qui, en aucun cas, ne viennent troubler ni alourdir le mouvement de l'action dramatique.

Comme toujours au Théâtre Montparnasse, la mise en scène, due à Gaston Baty, et l'interprétation, sont de premier ordre.

Paul Delon paraît au prologue et il l'explique. Il parle comme le poète Lenormand écrit. Mosby, l'amant maudit, trouve en Lucien Nat un interprète remarquable, tout comme le bourgeois Arden trouve en Georges Vitray un artiste fidèle. Henri Beaulieu, Paul Panlet, Pierre Geay, Martial Rebe, Yvonne Dubois, Suzanne Demars, Lily Lourioty se montrent, une fois encore, de grands serviteurs de l'art dramatique. Quant à Marguerite Jamois, qui incarne Alice Arden, l'épouse adultère et criminelle, jamais peut-être elle ne fut plus pathétique. Nous avons déjà dit ici que Marguerite Jamois est notre plus grande tragédienne. Nous le répétons aujourd'hui.

La Comédie-Française vient de monter, on ne sait trop pourquoi, une pièce que son auteur, M. Pierre Lestringuez, a intitulée Tricolore, précisément peut-être parce qu'elle manque de couleur. Le drame retrace, parfois avec habileté mais toujours avec incohérence, les épisodes marquants de la vie pittoresque de Théroigne de Méricourt, cette « Amazone de la Liberté » qui, en 1789, devint pour un temps un symbole révolutionnaire, qui fut par la suite une audacieuse femme revendiquant pour ses sœurs des droits égaux à ceux des hommes et qui finit misérablement ses jours dans les ténèbres de la folie, aux Petites Maisons.

Les plus grands noms de la Maison de Molière figurent au programme : Mary Marquet, Denis d'Inès, Maurice Donneaud, Martinelli, Vidalin. Mais le meilleur acteur est, sans contredit, Aimé Clariond, chargé du rôle historique du fameux Restif de la Bretonne, poète et fétichiste du pied. Mary Marquet nous excusera de lui dire qu'elle crie trop fort, puisque, aussi bien, nous nous hâtons d'ajouter que peu de femmes, sur la terre, sont aussi belles qu'elle.

Le spectacle de la Comédie-Française se termine par un acte inédit de Jean Giraudoux : Le Cantique des Cantiques. Quand le rideau tombe sur la dernière scène de Tricolore on dit de cette pièce : « Elle est passable. » Mais quand, rétrospectivement, on l'évoque après la pièce de Giraudoux, on dit de Tricolore : « Elle n'a pas passé ! » La féerie du style de Giraudoux vient de nous ravir d'aise et d'effacer tout ce qui

RADIO

◆ Un exemple dont nous devrions nous inspirer : celui de l'I. N. R. (Institut national belge de Radiodiffusion) qui a déjà arrêté ses programmes pour la saison 1938-39. Ces programmes, édités en brochure, montrent que les dirigeants de la radio belge ont une conception élevée de leur tâche. Au point de vue musical, signalons notamment neuf grands cycles consacrés soit à de grands compositeurs, soit à des sujets éducatifs. Ainsi, le cycle consacré à Schubert ne comprendra pas moins de seize séances s'échelonnant du 5 octobre 1938 au 16 janvier 1939. Douze concerts feront connaître la grande musique populaire internationale. Dans le domaine dramatique un effort considérable est également prévu. Tout cela témoigne d'un plan mûrement réfléchi qui donne à la T. S. F. un grand rôle dans l'éducation des masses. Notre radio nationale devrait bien s'inspirer de cet exemple... Au fait, signalons que la Belgique aura, le mois prochain, la maison de la Radio. En France, où l'on compte 5 millions de possesseurs de postes, il n'en est même pas question.

◆ Le journal parlé de Bruxelles français comporte cinq émissions à des heures pratiques : 7 h. 25, 8 h. 25, 13 h., 19 h. 30 et 22 heures. Et pourtant l'on n'a pas entendu dire que les journaux belges voyaient leur existence menacée par cette concurrence. Mais là-bas, le ministre de la radio est au service du public et non d'un administrateur de journal.

◆ La radio vient de plus en plus à l'aide des jeunes auteurs. Grâce à elle le théâtre pourra sortir de sa léthargie et reprendre le rang que le cinéma lui avait ravi. Les dramaturges débutants peuvent enfin montrer « ce qu'ils ont dans le ventre », et cela grâce à l'initiative de deux postes privés : Radio-Cité et Radio Luxembourg. Le premier a créé un théâtre d'essai, avec Georges Colin comme animateur. Le second — ce qu'il appelle un « banc d'essai », ce qui est la même chose. Il sera curieux, dans quelques mois, de faire le bilan des talents ainsi révélés à eux-mêmes et au public.

◆ Le Duce vient d'inaugurer une nouvelle « station d'Empire », c'est-à-dire un poste dont les ondes iront porter la parole fasciste dans les foyers de l'Afrique du Nord et du proche Orient. Au fait, où en est notre nouveau poste de Tunis-P. T. T. ? On a fait grand bruit autour de son inauguration. Mais si nous sommes bien informés, ce poste qui devait servir notre propagande dans les pays musulmans n'a qu'une portée très faible et n'est même pas entendu à Sfax — à 250 km. de Tunis ! Espérons que ce n'est qu'un défaut de mise au point. On nous dit que les indigènes attendent beaucoup de Tunis-P. T. T. Au Maroc même, les Oulémas (association culturelle) ont accueilli sa naissance avec enthousiasme. Ne les décevons pas.

n'est pas lumineux comme lui. Le Cantique des Cantiques est du meilleur Giraudoux : celui de Bella et de Intermezzo.

Madeleine Renaud, Béatrice Bretty, Debucourt, Pierre Dux mettent leur talent au service de cet acte charmant. Une mention toute spéciale revient au grand acteur qu'est Lafont et qui fait ici, dans le rôle secondaire d'un garçon de café, une création sensationnelle.

Les deux pièces qui composent le spectacle sont mises en scène par l'admirable Louis Jouvet. Dans le Cantique des Cantiques, il est égal à lui-même, dans Tricolore, il est inférieur.

François DRUJON.

POUR VOS LOISIRS

SEMAINE DU 17 AU 24 NOVEMBRE

LE THÉÂTRE

Vendredi 18, à 21 h., au Théâtre Mogador : « Balalaïka », opérette à grande mise en scène, avec Reda Caïre, J. Francell. Places : 12 et 15 fr. Loc. à Regards.

IMPORTANT. — Avec le « chèque-loisirs » que nous tenons à votre disposition, vous ne payerez que 5, 10 ou 15 francs au lieu de 10, 30 et 40 francs pour les spectacles suivants : « God save Paris », aux Bouffes-Parisiens ; « Préméditation », au Théâtre des Capucines ; « Sacré Chouchou », à Déjazet ; « Si j'étais Roi », à la Gaité-Lyrique ; ainsi qu'à l'Odéon, au Théâtre Pigalle, au Théâtre des Arts, George-VI, Œuvre, Mathurins-Pitoëff.

Demandez-le à notre Service Touristique.

LE CINÉMA

Les mercredi, jeudi et samedi, à 2 h., au Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, deux films : « Coulibaly » (Guinée Française) et « Terres Créoles ». Entrée gratuite.

LES EXPOSITIONS

A la Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou, exposition des Peintres libres allemands (Voir note même page).

Au Musée de l'Air, ouvert tous les jours sauf le lundi : Exposition Roland Garros, à l'occasion du 25^e Anniversaire de sa première traversée de la Méditerranée en aéroplane. Entrée gratuite.

LES MUSÉES

Dimanche 20, à 9 h. 45, au Musée Guimet, 6, place d'Iéna : Les nouvelles salles d'Afghanistan et du Tibet. Accueil par M. Hackin, conservateur du Musée.

(A cette visite, organisée par l'A.P.A.M., 29, rue d'Anjou, les lecteurs de « Regards » sont très cordialement invités.)

LES BALADES

Dimanche 20 : Sortie de « Camping et Culture » dans les Bois de Saint-Cloud-Ver-sailles (Les Trians).

Rendez-vous sortie du métro Pont-de-Sèvres à 8 h. La sortie sera accompagnée et commentée par Georges Alexandre.

LES LIVRES

Lisez et relisez :

Le Misanthrope, de Molière. (Une des meilleures comédies du grand Molière d'une vérité incisive, amère et pourtant souriante.)

Les Misérables, de Victor Hugo. (C'est gigantesque et toujours actuel, c'est le drame de la misère aux prises avec la machine sociale, vaincue, mais triomphante pourtant aux yeux du lecteur parce qu'en elle réside la vie, la jeunesse et la sincérité.)

Batailles dans la montagne, de Jean Giono. (L'histoire dramatique d'une équipe de villageois aux prises avec une énorme inondation qui s'abat sur eux, du haut de la montagne et dont ils finissent par triompher, au prix de quels efforts !!!)

POSTE AÉRIENNE

Utilisez la Poste aérienne, elle supprime les distances. Il suffit pour cela : de mentionner « Par Avion » sur l'enveloppe ; d'acquitter la surtaxe fixée pour chaque pays ;

de déposer à temps le courrier en tenant compte des fréquences ci-après : — Pour l'Europe et l'Afrique du Nord : services quotidiens. — Pour l'Afrique Occidentale Française : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche). — Pour l'Amérique du Sud : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche). — Pour l'Orient et l'Extrême-Orient : service hebdomadaire (départ le jeudi).

◆
Demandez à AIR FRANCE, Service Postal, 2, rue Marbeuf, à Paris, sa brochure gratuite « Comment utiliser la Poste aérienne ».

DE JEAN RENOIR A MAE WEST

JEAN RENOIR vient de terminer *La Bête Humaine*, et au même moment, *La Grande Illusion*, qui aura mis deux ans pour passer l'Océan, vient enfin d'arriver aux Etats-Unis.

Voici ce que nous apprend sur l'accueil qu'on lui a réservé une information de presse :

« *La Grande Illusion* a eu un accueil triomphal dans tous les milieux. La presse américaine est unanime à souligner que l'œuvre de Jean Renoir est l'un des plus beaux films réalisés. »

« Le président des Etats-Unis, à l'occasion de l'anniversaire de Mme Roosevelt, a organisé une soirée au cours de laquelle fut projetée *La Grande Illusion*. C'est la première fois qu'un grand film étranger est présenté à la Maison Blanche. »

« Les autorités universitaires ont envoyé une lettre circulaire recommandant de conseiller aux étudiants d'aller voir ce film, et fait jusqu'ici sans précédent pour un film étranger, *La Grande Illusion*, qui est donnée en version originale, parlant français, a été pourtant projetée dans quarante salles différentes au cours de la seule semaine du 11 novembre. »

Si la honte munichoise n'a pas, hélas ! accru en Amérique le prestige français dans le domaine politique, dans le domaine artistique notre cinéma, grâce à des hommes comme Renoir, connaît aux Etats-Unis un succès sans précédent.

Maë West note l'importance prise là-bas par nos films quand elle écrit dans un article reproduit par notre confrère Pour Vous :

« Les films français ne sont pas encore une concurrence dangereuse pour les Etats-Unis, mais ils peuvent le devenir. La raison de leur succès, en admettant même de nombreuses imperfections techniques, est précisément ce relâchement, cette absence de souci de tout faire rentrer dans des définitions « Made in U.S.A. » »

La célèbre créatrice de *Lady Lou* ne manque pas de bon sens. Ce qui fait le succès de nos films à l'étranger, c'est qu'ils sont profondément français. Pour avoir une valeur internationale, un film doit d'abord être nettement national. C'est déjà ce qu'exprimait si justement Delluc, quand il mettait en manchette de *Cine*, il y a quinze ans : « N'applaudissez pas trop les mauvais films, même étrangers. Que les films français soient français. »

Ne nous méprenons pas sur le sens du mot national. L'Appel du Silence où l'on joue du clairon et où l'on claie des talons, reçoit pour cela « le grand Prix du cinéma français », mais n'est pas pour autant un film représentatif de nos qualités nationales. De naïfs Américains, qui croient que le grand Prix du cinéma français était au moins une petite chose, projetèrent l'Appel du Silence à New-York... Trois jours plus tard, ils le retirèrent sous les sifflets.

Pour être vraiment national, un film doit avoir en lui l'âme du peuple... et c'est ce qui fait la grandeur de l'œuvre de Renoir, et son succès international.

Georges SADOUL.

CINÉMA



Gaby Sylvia, la nouvelle jeune vedette qui joue dans « Le Ruisseau », un film de Maurice Lehmann.

LES FILMS

LE RUISSEAU

Un gentil petit officier de marine confie son innocente petite maîtresse à sa méchante mère d'actrice. La méchante mère fait des misères à l'innocente petite qui doit vendre son corps dans un mauvais lieu. Mais le gentil petit officier tire l'innocente petite du ruisseau et en fait sa digne épouse... Voilà le thème de ce mélo, inspiré par une pièce d'un certain Pierre Wolf.

Le début n'est pas mauvais. Le personnage de la mère actrice est bien présenté par Françoise Rosay. Puis, l'action languit, faiblit, s'embrouille, se mélodramatise. La mise en scène de Lehmann (qui réussit assez bien le *Courrier de Lyon*) manque autant de fermeté et d'autorité que le dialogue de Jean Aurenche. Michel Simon, qui est presque toujours un acteur admirable, charge beaucoup trop le rôle d'un comte gâteux. Paul Cambo, un peu efféminé, n'est pas excellent. Gaby Sylvia, une nouvelle venue, ne manque pas d'une fraîcheur naïve et spontanée.

(Film français de Maurice Lehmann, assisté de Claude Autan-Lara, dialogue de Jean Aurenche, avec Michel Simon, Françoise Rosay, Gaby Sylvia, Paul Cambo.)

AMANDA

Un film charmant. Un film où, bien sûr, il ne faut chercher rien d'autre que des divertissements, mais les divertissements sont de qualité. Une jeune fille riche ne veut pas se marier. Son fiancé croit son indécision maladroite et la fait psychanalyser. Le psychanalyste tombe amoureux de sa patiente, il l'hypnotise, il l'épouse. Le scénario, banal, est mené avec entrain. Les scènes de danse du couple Ginger Rogers-Fred Astaire sont excellentes. Meilleures encore sont les scènes de comédie où Ginger Rogers joue seule. Il faut la voir se préparer à casser une grande glace avec le bâton d'un agent, ou bien menacer de sa carabine les habitués d'un tir aux pigeons. Vous vous amusez bien, à voir *Amanda*. (Film américain avec Fred Astaire et Ginger Rogers. Musique d'Irving Berlin.)

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Panique à l'Hôtel (Marx Brothers) ; L'Affaire Lafarge (cause célèbre) ; Lettre d'introduction (ventriloque) ; Amanda (dansant) ; La Huitième Femme de Barbe-Bleue (vaudeville).

BEAUCOUP

Le Mystérieux Docteur Clitterhouse (passionnant) ; L'Etrange Mr Victor (intelligent) ; Vacances (satirique) ; Les Disparus de Saint-Agyl (enfance) ; Légion noire (antifasciste) ; Deanna et ses boys (charmant) ; L'Insoumise (passionné).

PASSIONNEMENT

Vous ne l'emporterez pas avec vous (Frank Capra) ; Quai des Brumes (bien fait) ; Blanche Neige (féérique) ; La Femme du Boulanger (Raimu-Pagnol).

PAS DU TOUT

Le Révolté, La Rue Sans Joie, Quatre Heures du Matin, Ma Sœur de lait, Les Nouveaux Riches, Gosse de Riche, Tarkanova, Tricoche et Cacolet, Légions d'honneur, Trois Artilleurs en Vadrouille, Monsieur Bégonia, Scandale aux Galeries.

CASIER JUDICIAIRE

Fritz Lang, un des plus grands metteurs en scène du cinéma allemand, poursuit en Amérique, dans l'exil, une des carrières les plus éclatantes du cinéma international. Dans *Casier judiciaire*, il se penche une fois de plus sur le problème qui depuis dix ans est le leitmotiv de la plupart de ses films : Quelle est la place du criminel de droit commun dans la société ? un ex-détenu peut-il redevenir un honnête travailleur ?

Le propriétaire d'un grand magasin a recruté une partie de son personnel parmi des criminels récemment sortis de prison. Un homme et une femme s'aiment, s'épousent, mais si l'homme avoue qu'il est récemment sorti du bagne, la femme ne veut pas l'avouer. L'homme, quand il apprend la vérité, est si déçu qu'il rompt et qu'il va rejoindre son ancienne bande. Comme ce gang va cambrioler le grand magasin, le bon patron les surprend et les condamne à écouter la femme leur démontrer devant un tableau noir, chiffres en main, que « le crime ne paye pas ». Les criminels sont convertis au bien et le mari retrouve sa femme.

Le principal défaut de Fritz Lang a toujours été un goût dépravé pour les contes bleus les plus extravagants. Ce défaut a gâché la quasi-totalité de ses œuvres, si riches pourtant en grands et beaux morceaux. Et dans ses films, le conte bleu ne règne pas seulement dans le scénario, mais aussi dans les thèses sociales qu'elles veulent défendre, thèses généreuses, certes, mais d'une touchante puérilité.

Casier judiciaire, qui a tous les défauts de Fritz Lang, en a aussi les qualités. L'auteur a coupé son intrigue de « morceaux de bravoure » d'une très grande virtuosité technique, avec utilisation des montages rapides, des chœurs parlés, de fondus, de surimpressions, d'évocations. Certains de ces morceaux sont très réussis comme la chanson qui ouvre le film : « Vous pouvez tout avoir à condition de le payer ». De tels couplets, si parfaits qu'ils soient, n'en relèvent pas moins d'essais trop purement esthétiques et qui datent déjà terriblement, après seulement dix ans. J'ai peut-être tort ici d'insister trop sur les critiques. Il serait en tout cas injuste de ne pas rappeler que Fritz Lang reste l'un des plus grands metteurs en scène du monde, et que chacun de ses nouveaux films méritent d'être vus et applaudis. (Film américain de Fritz Lang, avec Sylvia Sydney, George Brent, Barton, Mac Lane, etc.).

G. S.



Michel Simon et Paul Cambo dans une scène fort drôle du « Ruisseau ».

SPORTS

L'U. R. S. S.
un grand pays sportif

attention profonde et ses efforts incessants sont aujourd'hui couronnés de succès.

Si, d'après les records de ses champions, l'on juge de la valeur de l'U.R.S.S. en tant que pays sportif, on peut affirmer, sans risquer de se tromper, qu'elle est maintenant un des premiers pays du monde.

Le premier pays sportif du monde par le nombre des pratiquants.

Et là, il est nécessaire, pour être clair, précis, de donner des chiffres.

Veut-on opposer les performances des sportifs soviétiques à celles des sportifs des autres pays ? La comparaison est flatteuse et l'on peut s'y prêter sans appréhension aucune. Voulez-vous connaître quelques records d'U.R.S.S. en athlétisme, sport de base ? En voici :

100 mètres : 10" 6/10.

5.000 mètres : 14' 38" 7/10.

Hauteur : 2 m. 01.

Longueur : 7 m. 37.

Perche : 4 m. 30 (c'est la plus belle performance européenne).

Poids : 15 m. 50.

Disque : 49 m. 76.

En poids et haltères, l'U.R.S.S., avec des champions comme Popov, est plusieurs fois détentrice de records.

En natation, Boïtchenko est de fort loin le meilleur brasseur du monde. Il y a Alechina, Triakov, etc...

Le sport popularisé, le sport mis vraiment à la portée de tous. Voilà bien la caractéristique essentielle du mouvement sportif en U.R.S.S. et ce qui le différencie radicalement de celui des autres pays du monde.

Le gouvernement soviétique a su créer toutes les conditions nécessaires pour que le plus grand nombre, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, entreprennent sérieusement de « cultiver » leur corps.

La culture physique, indispensable si l'on veut qu'un peuple devienne un grand peuple sportif, a tout particulièrement retenu l'attention des dirigeants. Et là encore, il convient de citer des chiffres :

En 1938, 52.000.000 de roubles ont été consacrés à l'édification de salles de culture physique, de stades, de piscines.

L'U.R.S.S. compte, à l'heure actuelle, plus de 23.000 terrains de sports : terrains de football, basket, volley-ball, pistes, courts de tennis, etc.

300 stations nautiques.

3.000 stations de ski.

650 patinoires.

et plus de 10.000.000 de vrais sportifs qui pratiquent en fait le sport qu'ils aiment.

Pour les enfants kolkhoziens, les jeunes ouvriers, employés, étudiants, on a construit spécialement plus de :

4.600 stades et terrains

800 stations nautiques et de ski

300 palais et maisons de culture physique

2.300 stades de culture physique.

L'éducation sportive du pays a été confiée à 12.000 spécialistes de l'éducation physique et des sports. Deux instituts de culture physique, l'un à Moscou et l'autre à Léninegrad, quatorze écoles techniques de culture physique préparent les nouveaux cadres. Ces établissements sont fréquentés par plusieurs milliers d'hommes et de femmes, futurs instructeurs-moniteurs.

S'il fallait dire quel sport jouit en U.R.S.S. de la plus grande faveur, nous devrions répondre que c'est, à n'en pas douter, le football. Partout,

en effet, on le pratique; chaque ville, chaque village a son équipe. Les matches de championnat et de coupe attirent des foules considérables sur les stades immenses de Moscou, de Kiew, d'Odessa, etc.

Trois millions d'adeptes fervents ! Tel est le chiffre des athlètes soviétiques. Un chiffre qui nous laisse rêveur ! Trois millions d'hommes et de femmes qui sautent, courent et lancent ! Et de cette multitude, vous savez quels champions sont issus. L'athlétisme est, avec le football, le sport qui jouit de la plus grande vogue. Les matches interclubs, intervilles, les championnats de l'U.R.S.S., les grandes rencontres auxquelles participent les athlètes des fédérations travaillistes des autres pays amènent aux stades des foules vibrantes et compétentes. Comme nous sommes loin des immenses banquettes vides de Colombes lors des récents Championnats d'Europe !

Le tennis gagne aussi de plus en plus de fervents adeptes. Les courts sont nombreux. Les professeurs excellents, et Henri Cochet n'a pas caché, à son retour d'U.R.S.S., tout le bien qu'il pensait des jeunes Soviétiques innombrables, nouveaux venus au tennis.

Il faudrait dire encore les progrès réalisés en natation, toujours grâce aux efforts incessants et considérables des dirigeants. Partout on a construit des piscines, sur les rivières des plans d'eau ont été aménagés, on peut nager partout et partout aussi pratiquer l'aviron.

Un sport encore qui connaît une vogue croissante : c'est le vol à voile. Hommes et femmes s'entraînent assidûment. Des concours de modèles réduits ont lieu très souvent, la technique, les qualités des pilotes s'affirment et, déjà, des records tombent.

Le polo, l'escrime, la lutte, la boxe, le yachting, le woley-ball, le rugby, ont des milliers et des milliers d'adeptes, le camping est très répandu et il n'est pas jusqu'au cyclisme qui ne connaisse aussi la faveur des foules. Le dernier Tour cycliste de l'U.R.S.S. a été triomphal.

Les stations de sports d'hiver et de montagne comptent chaque année un nombre plus grand de skieurs, de patineurs, d'alpinistes, et les installations : pistes, tremplins, patinoires, ont été améliorées, agrandies, d'autres, plus modernes, ont en voie d'achèvement.

N'oublions pas non plus de mentionner les danses populaires collectives qui demandent une souplesse, une résistance peu communes, et qui sont un sport véritable, pratiqué par tout un peuple.

Nous avons voulu vous donner un aperçu de l'immense effort accompli par le grand peuple soviétique en faveur du sport pour tous et nous nous bornerons à cette énumération un peu sommaire.

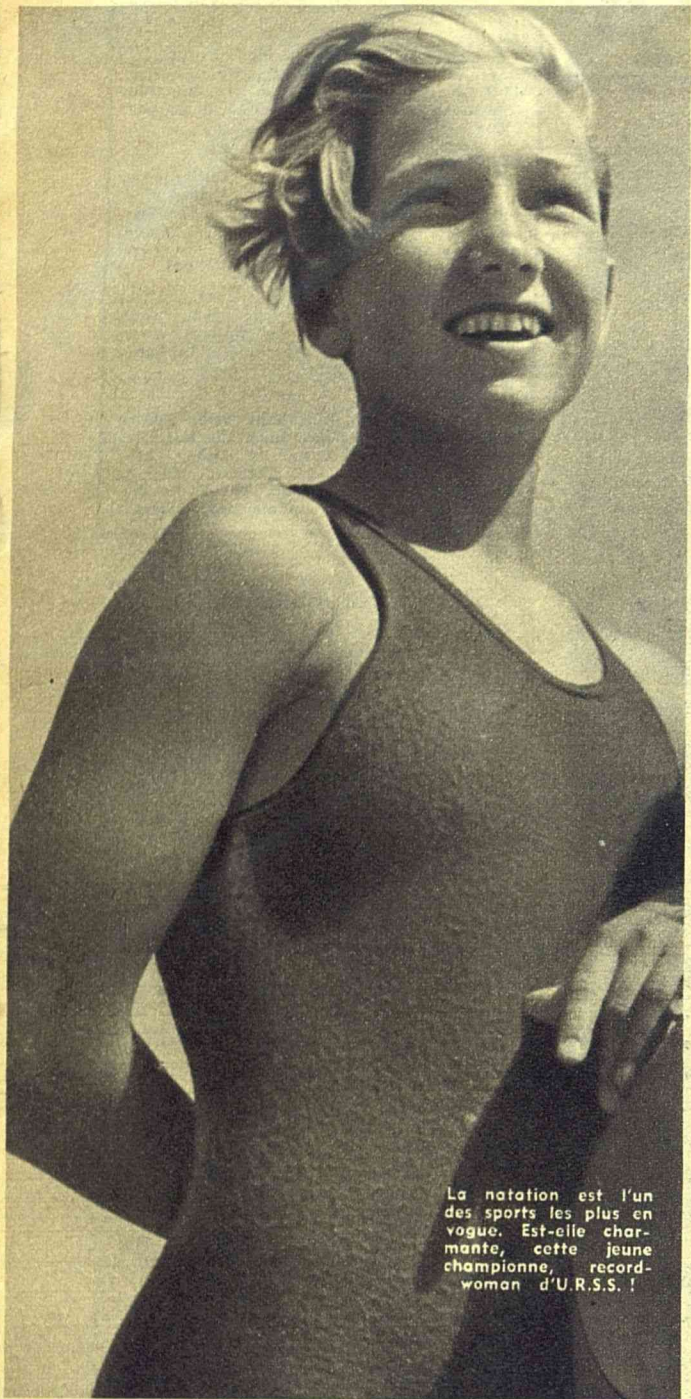
En U.R.S.S., la performance exceptionnelle, le record prestigieux — qui sont le fait d'un homme, d'un seul homme — ne comptent guère. Quand un record tombe, les dirigeants et tous les sportifs sont, certes, heureux et fiers, mais ils ne s'arrêtent pas à contempler longuement le phénomène, auteur de l'exploit. Le petit Kolkhozien n'est pas découragé par l'exploit du champion qui, cent fois, le dépasse; il ne se contente pas, dorénavant, de voir courir, ou sauter, ou lancer, il continue d'apprendre pour lui, pour tous, sa leçon d'athlète ou de « culturiste ».

Le Kolkhozien, l'employé, l'ouvrier, croient en la devise : « Prêts au travail et à la défense », emblème de leur insigne sportif (G.T.O.); ils y croient et sentent bien le grand désir, la volonté profonde de leurs dirigeants, qu'ils admirent et qu'ils aiment, de faire de chaque citoyen soviétique un homme sain, courageux et fort.

En U.R.S.S., cette parfaite éducation sportive des masses est rendue possible par la scrupuleuse honnêteté des dirigeants, l'absence totale de tout mercantilisme et, pour tout dire, de tout professionnalisme. Tous ces maux dont notre sport à nous souffre par trop.

Et c'est ainsi seulement que le sport, débarrassé de ses laideurs, et donnant à tout un peuple la force et la joie, retrouve tout son sens et toute sa beauté.

Jean ROIRE.

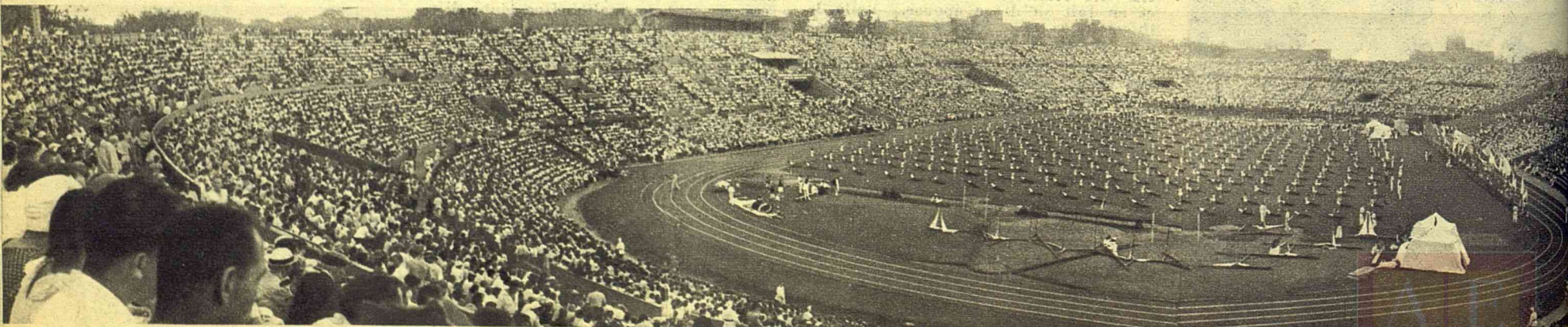


La natation est l'un des sports les plus en vogue. Est-elle charmante, cette jeune championne, record-woman d'U.R.S.S. !

L'U.R.S.S. fête son vingt et unième Anniversaire !

L'effort gigantesque — accompli avec ferveur et librement accepté par tout un peuple — que commandaient les divers Plans, a produit ce que les dirigeants en attendaient : l'industrie soviétique est devenue puissante, son agriculture prospère, son commerce florissant. L'U.R.S.S., le grand pays où le socialisme a triomphé, soulagé en partie du travail immense qu'il doit accomplir, pouvait, dès lors, travailler au simple bonheur de ses peuples. L'U.R.S.S. a ainsi, depuis plusieurs années, entrepris d'intensifier, de répandre la culture sur tout l'ensemble du territoire. Les écoles, les laboratoires, les salles de spectacles, les Musées-Vivants, les bibliothèques sont maintenant innombrables; des millions et des millions d'hommes et de femmes les fréquentent assidûment; partout la culture pénètre et apporte à chacun la fierté et la joie.

Cette œuvre culturelle énorme eût été imparfaite si l'on n'avait songé aussi à la culture du corps, à la beauté, à la santé du peuple tout entier. Le gouvernement soviétique l'a compris : à l'éducation sportive du pays il a apporté une



La foule immense lors d'une grande fête gymnique au Stade Dynamo à Moscou.

IL Y A DIX ANS

le cinéma parlant naissait en Amérique

VI *

Au dernier moment
Greta GARBO
est sauvée

Vers le milieu de 1928, les Européens firent leurs malles pour quitter Hollywood. Après de grands succès aux Etats-Unis, Emil Jannings retourne en Allemagne. Conrad Veidt également va sous peu quitter la Californie. Jacques Feyder retourne en France. Le film a rendu Hollywood international. Le film sonore — du moins semble-t-il alors — va le faire redevenir une ville américaine. Si au point de vue vocal la plupart des vedettes américaines ne répondent pas aux exigences du film sonore, que peut-il en être des étrangers ! Emil Jannings a un accent épouvantable et la prononciation de Conrad Veidt n'est guère meilleure. Jamais, estiment les producteurs, le public ne supportera une telle prononciation.

Les Européens font leurs malles. Le vide se fait autour de la tendre petite femme qui journellement se rencontrait avec Jannings et sa femme, les Veidt et les Feyder. Greta Garbo est maintenant très seule.

Elle est doublement seule. Lorsqu'elle est venue à Hollywood, il y a quelques années, elle était accompagnée du grand régisseur suédois Mauritz Stiller. Elle n'avait d'ailleurs été engagée que parce que Stiller n'avait accepté de venir qu'à cette condition. Stiller était tout pour la jeune Greta Garbo. Stiller l'avait découverte, sous la direction de Stiller elle avait fait ses premiers films, Stiller l'avait emmenée à Berlin où elle avait remporté son premier succès mondial, Stiller l'avait emmenée en Amérique. Mais Stiller n'avait pas pu respirer à Hollywood. Le sensitif et nerveux artiste ne se trouvait pas à l'aise dans ce milieu agité. Il retourna en Suède malade d'une maladie mortelle. En 1926, juste à l'époque où les Européens faisaient leurs malles à Hollywood, il était mort.

Greta Garbo vit silencieuse et retirée dans sa maison de Beverly Hills. Elle vient juste de terminer un film, un film muet : « Divine Woman ». Dans les bureaux de Metro-Goldwyn-Mayer, la bataille fait rage à son sujet. Elle ne s'en doute pas.

(*) Voir « Regards », du 6 octobre.

Dans les bureaux de la Metro, on ne sait pas trop ce qu'on doit faire. « Divine Woman » a un grand succès, comme tous les films de Garbo ont de grands succès. Néanmoins, on ne peut pas risquer de tourner d'autres films muets avec Greta Garbo. Mais peut-on faire des films sonores avec elle ? Peut-on la laisser parler ? Elle est pourtant étrangère ! Elle a un accent fort prononcé ! Et pour dire toute la vérité, elle parle un anglais assez lamentable. Rien de miraculeux à cela ? Car pendant toutes ces années elle n'a eu de rapports qu'avec Stiller et les artistes allemands, donc n'a parlé que suédois et allemand.

Que va-t-il arriver à Greta Garbo ? Que va-t-on faire d'elle ? Dans les bureaux de la Metro, la bataille à son sujet fait rage pendant des semaines, même pendant des mois. La Metro est une compagnie cinématographique avec un niveau artistique élevé. Le directeur de la production, Thalberg, un homme avec une conscience d'artiste. On comprend très bien à la Metro que Garbo n'est pas la première venue que l'on peut remplacer du jour au lendemain. On sait que Garbo est personnalité unique. Mais avec la connaissance de tout cet état de choses, on piétine sur place. Pourra-t-on la faire passer dans le film sonore ? Pendant ces semaines et ces mois, il y a des puissances sérieusement à l'œuvre qui travaillent dans le but de faire payer... Garbo et de la faire renvoyer chez elle.

A grand-peine, on empêche cela. On fera un essai. On fera un film sonore avec Garbo. Mais tout d'abord elle doit étudier l'anglais. Avant toute chose, il faut qu'elle apprenne à parler. On insiste auprès de son agent Edington, qui est en même temps un de ses rares amis. Greta Garbo doit prendre des leçons d'art dramatique ! Cela, Edington refuse. Il voit plus loin que les producteurs. Il sait que Garbo, si on lui fait donner des leçons d'art dramatique, perdra justement cette qualité qu'aucun enseignement dramatique, aucune technique vocale, aucun art déclamatoire ne peut remplacer : l'unique.

A la Metro, on secoue les épaules. Greta Garbo a encore un contrat de trois ans. On ne négligera pas quoi que ce soit pour lui assurer le succès qu'elle a eu dans les films muets.

L'anglais de Greta Garbo est rauque, dur. Greta Garbo parle l'anglais comme elle parle suédois, telle qu'elle est. Mais le public américain ne connaît pas Greta Garbo telle qu'elle est. Il ne la connaît pas sous la forme d'une créature nordique, simple, claire, dure, presque rude. Il ne connaît pas la Greta Gustaffson. Il ne connaît que la Greta Garbo que Hollywood lui a montrée. Une Greta Garbo qui doit peut-être moins à sa personnalité que les coif-



Marie WILSON.

feurs de Hollywood, les artistes en maquillage, les ingénieurs de l'éclairage, les photographes et les tailleurs. Cette Greta Garbo que l'on a vue dans d'innombrables films comme une femme adultère élégante et mondaine devrait avoir une voix douce, mélodieuse, caressante. Greta Garbo n'a pas cette voix-là. Il faut chercher pour Greta Garbo un rôle qui corresponde à sa voix.

La Metro acquiert un des premiers drames de l'éminent dramaturge américain, Eugène O'Neill : « Anna Christie ».

Greta Garbo joue le rôle d'Anna Christie. Le film paraît au début de 1930, après qu'on y a travaillé pendant des mois. Le public prend les caisses d'assaut. Chacun veut avoir vu le premier film de Garbo.

Et le public est médusé. Ce n'est pas là la Greta Garbo que l'on connaît, l'élégante dame de la Société dont les baisers sont si doux et s'étendent sur des mètres et des mètres de films. C'est une catin grossièrement maquillée, qui réclame du whisky d'une voix rude, masculine. Une fille qui, on s'en rend compte, a passé par beaucoup de mains, une créature marquée, une créature de

la grande tragi-comédie humaine. Ceci n'est plus Hollywood. Ceci n'est plus deux heures de distraction plaisante, de détente. Ceci sort de l'écran et s'avance contre votre corps. Ceci est de l'art, ceci est une impressionnante, tragique caractérisation.

Le public reste médusé. Et puis il se laisse aller. L'enthousiasme ne connaît plus de limite. Tous les triomphes précédents de Garbo s'évanouissent en comparaison de ce nouveau triomphe. Et cette victoire a plus d'importance que le succès d'un film. Pour Greta Garbo, pour Hollywood, pour le film même. Car grâce à lui, le cinéma conserve Greta Garbo. Et grâce à lui, elle est libérée de son rôle d'accessoire pour les arts des friseurs, des tailleurs et des photographes. A partir de ce moment-là, elle interprète des êtres humains. De là, son chemin se poursuit droit et toujours plus haut jusqu'aux caractères de filles de Pirandello, jusqu'à Mata-Hari, à la danseuse de Grand Hôtel, à Anna Karénine, à la Dame aux Camélias.

Le film sonore a sauvé Garbo de deux façons.

(Suite page 22.)



HOWARD HUGHES, le sympathique et glorieux héros du tour du monde aérien, réalisa, en 1928, le premier film à grand spectacle sur l'aviation. C'est dans ce film qu'il lança Harlean Carpenter, qui devait devenir Jean Harlow.



JACQUES FEYDER, grand metteur en scène français, que l'on peut regretter de voir travailler en Allemagne. Ainsi, il alimenta les caisses de propagande du Dr Goebbels.



CONRAD VEIDT remporta de grands succès à Hollywood, à l'époque du cinéma muet, mais son accent étranger ne put lui permettre de réaliser des films sonores en Amérique.



Comme Conrad Veidt, EMIL JANNINGS fut une grande vedette du film muet. Il aussi se vit fermer les portes des studios de films sonores, à cause de son accent.



BRACELET ET CLIP EN DAIM NOIR, GARNIS D'ETOILES D'OR. MODELE DEPOSE, HENRI, A LA PENSEE. (Photo Maywald.)

Si vous aimez varier, Madame, les frivolités les plus diverses vous y aideront, les plus diverses et, en même temps, les plus simples. A vous de savoir choisir et vous vous apercevrez vite qu'avec une simple petite robe noire vous aurez l'impression d'en avoir plusieurs.

Les coloris les plus lumineux, depuis le rose pâle jusqu'au pourpre, du mauve au violet, du bleu ciel au bleu dur, en résumé toutes les gammes de l'arc-en-ciel ! Ne portez-t-on pas maintenant un sévère tailleur noir avec un petit chapeau de velours de couleur assorti, soit à l'écharpe, soit à la blouse.

Les chapeaux, très petits, ont fait revenir la mode des épingles. En cherchant bien, nous en retrouverons peut-être qui ont appartenu à nos mères, avec des têtes en simple boule or ou argent, cristal ou verrerie, et qui arrangeront le chapeau. Des fleurs se posent partout, au revers de la jaquette comme à la ceinture; des rubans sont passés autour des gants; enfin, des broderies fantaisie sont placées sur les robes unies, aussi bien derrière que devant.

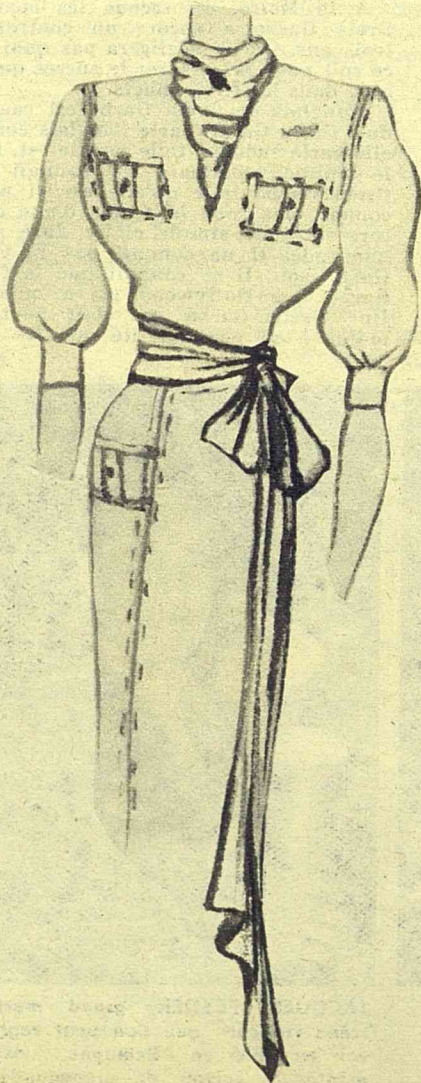
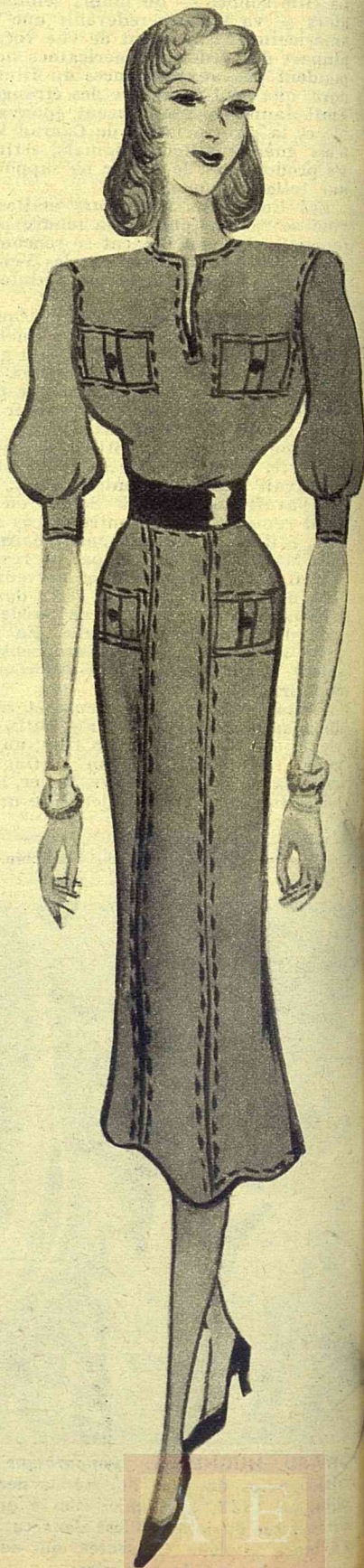
Qui résistera à cette mode qui frôle presque le déguisement ? Celles qui auront le courage de bien se connaître et de se regarder une fois consciencieusement dans

A DROITE :

UNE ROBE DE LAINAGE OU DE JERSEY NOIR, TOUTE SIMPLE ET FACILE A PORTER. UN SIMPLE PETIT BIAIS DE PIQUE ENCADRE L'ENCOLURE.

CI-DESSOUS :

LA MÊME ROBE AVEC UNE AUTRE GARNITURE : UNE POINTE EN MOUSSELINE DE SOIE OU EN VELOURS ASSORTI A LA CEINTURE QUI, ELLE, SE MET COMME UNE SIMPLE ECHARPE NOUEE. (Modèles « Regards ».)



Bon appétit !

RESSOURCE inépuisable, et légume de toutes saisons, la pomme de terre se prête à mille combinaisons : il suffit d'inventer !

GATEAU DE POMMES DE TERRE

Ce plat est un plat de luxe, étant donné la quantité de beurre à employer. 200 grammes de beurre pour 1 kilo de pommes de terre. Mais rien ne peut le remplacer. Beurrez un moule un peu haut. Posez sur le fond un papier blanc beurré. Couvrez parois et fond de pommes de terre crues coupées en rondelles minces. Arrosez de beurre fondu. Remettez couche par couche, en continuant d'arroser chaque fois de beurre. Salez. Poivrez. Couvrez le moule de son couvercle. Mettez à four doux une heure environ. Pendant la cuisson, arrosez de beurre de temps en temps. Démoulez. Enlevez le rond de papier et servez avec rôti de bœuf ou gigot.

GALETTE PARMENTIER

Râpez des pommes de terre avec la râpe à légumes. Déposez-les sur un torchon. Faites chauffer dans une casserole allant au four 50 grammes de beurre (pour 1 livre de pommes de terre). Jetez dedans les pommes de terre râpées. Salez. Poivrez. Bien tasser. Arrosez le dessus avec encore 50 grammes de beurre fondu. Faites cuire un quart d'heure sur le feu pas trop fort, puis une demi-heure au four en couvrant la casserole. Retirez. Retournez comme une galette et remettez à dorer de l'autre côté 20 minutes. Servez bien chaud.

SIMPLES CROQUETTES

Coupez des pommes de terre en rondelles pas trop minces. Jetez-les dans une pâte à beignets pas trop épaisse. Et mettez-les une à une dans la friture chaude, en les prenant avec les doigts. Laissez dorer des deux côtés. Saupoudrez de sel. Servez de suite.

SAINTE-ZITE.

SECCOTINE COLLE TOUT MÊME LE FER

CLITÉS

s les plus
ses et, en
de savoir
ne simple
avoir plu-

pâle jus-
l au bleu
-ciel ! Ne
r avec un
t, soit à

mode des
ons peut-
têtes en
ie, et qui
artout, au
es rubans
es fantai-
n derrière

le déguil-
se con-
nent dans

la glace. Cet été, certaines personnes, sur les plages, ris-
quaient de tomber chaque fois qu'elles faisaient un pas
avec des souliers à semelles de huit centimètres de hau-
teur. C'était la mode. Les mêmes personnes porteront
elles des bottines comme veulent les lancer certains bot-
liers ? Il faut avouer que ce sont toujours les mêmes qui
aiment tant cette exagération. Pourtant, sans exagérer,
profitons de cette mode, Madame, et tirons-en le meilleur
parti possible. Une robe unie supporte trois ceintures
différentes en même temps que trois garnitures d'enco-
lure : piqué blanc, ceinture vernie; satin blanc, ceinture
de daim; mousseline de soie drapée autour du cou,
assortie à la ceinture genre écharpe.

Un tailleur uni se portera avec un pull-over, puis avec
une blouse en crêpe-satin et une autre en toile de soie.
Celle de satin, qui sera la plus habillée, sera celle qui
servira le moins souvent, elle ne s'usera pas vite. Ayez,
en même tissu, une petite jupe plissée, et vous aurez une
robe. Assortissez le velours de la ceinture au chapeau.
Ces transformations-là sont très appréciées, la même robe
change d'aspect comme nous en changerons nous-mêmes,
n'est-ce pas ça qui nous plaît tant à toutes ?

ROUGE-GORGE.



UNE ECHARPE EN TAFFETAS JAUNE ET VE-
LOURS BLEU-ROI. MODELE DEPOSE. HENRI, A
LA PENSEE (Photo Maywald.)

Petits conseils

Si vous vous faites un manchon en tissu, la partie exté-
rieure pourra être coupée comme une poche, fermée par
une fermeture éclair et vous servira de sac.

Vous avez envie d'avoir pour la boutonnière de votre tailleur
des fleurs que vous fabriquerez vous-même; vous pouvez d'abord
les tricoter en laines de tons différents, montez-les sur du lai-
ton. Elles peuvent également être taillées dans du velours, du
satin. Si vous préférez le blanc, employez du piqué ou de la
grosse toile.

Les fleurs d'hiver sont trop chères. Vous aimez égayer votre
appartement et vous avez des petites plantes grasses ou vertes;
recouvrez les pots de papier glacé très épais, qui donne l'ap-
parence d'être vernis, ou, au contraire, de papier très souple,
de coloris pastel que vous draperez autour du pot.

Vous pouvez vous faire vous-même un manteau qui ressem-
blera parfaitement à un manteau de fourrure en vous tricotant
un manteau en employant de la laine angora très foncée.

Vous n'avez pas de clip pour mettre dans vos cheveux. Ache-
tez des grandes épingles à cheveux et des boutons boule, fan-
tasiais, dorés ou argentés. Vous passerez l'épingle dans le trou du
bouton et vous aurez ainsi de différentes fantaisies pour vos
cheveux, qui vous reviendront très bon marché.

AVIS

NOUS ouvrons cette sé-
maine une nouvelle
rubrique qui vous
aidera, chères lectrices, à
garder et à cultiver votre
beauté et votre santé.
Pour que cette aide se
fasse plus efficace en étant
plus personnelle, le Doc-
teur Franc répondra à vos
questions dans cette page
ou à l'adresse que vous
lui indiquerez.

Adressez la correspon-
dance au Docteur Franc,
« Regards », 53, rue
de Chabrol. Si vous voulez
une réponse postale, joi-
gnez un timbre à votre
lettre.

VOICI UNE AUTRE GARNITURE POUR CETTE
MEME ROBE EN LAINAGE OU JERSEY NOIR,
QUE VOUS VOYEZ A GAUCHE : UN COLLIER
EN FLEURS DE PIQUE BLANC, AVEC UN RAP-
PEL AUX POIGNETS DES MANCHES.

Protéger vos seins

QUE le fait d'avoir maintenant
des soutiens-gorge qui vous
moulent sous la robe ne vous
fasse pas négliger la beauté de vos
seins. Ne les laissez donc pas s'abîmer
derrière ce masque, malgré l'excellence
de votre soutien-gorge qui vous fait une
poitrine de Phryné.

Tout d'abord, surveillez votre attitude
habituelle. La bonne tenue des épaules,
comme nous l'avons expliqué d'autre
part, fera plus pour vos seins que des
mouvements de gymnastique répétés, que
nous vous décrirons cependant prochainement
dans notre page de culture phy-
sique. Vos épaules doivent être bien
maintenues en arrière, toujours au mê-
me niveau, et vos omoplates fixées au
thorax et jointes en arrière.

Si vous êtes sportive et pratiquez des
sports violents, comme le tennis, le che-
val, qui risquent d'arracher le sein à ses
assises naturelles, portez un soutien-
gorge élastique qui plaque bien sur la
poitrine et la défend de sursauts no-
cifs. Faites du rowing, le sport par ex-
cellence des femmes qui veulent embel-
lir leur décolleté. C'est le meilleur exer-
cice pour développer les muscles pecto-
raux, un des points de fixation des seins.

Au moment de vos ablutions matina-
les, consacrez quelques minutes au soin
de votre poitrine. Vous avez bien une
grosse éponge ? A l'aide de cette éponge
douches vos seins à l'eau froide, à plu-
sieurs reprises; une à deux minutes suf-
fisent pour stimuler les tissus et les fi-
bres musculaires. Cette action tonique
de la peau se doublera d'une action cir-

culatoire sur les glandes. Ne le faites
pas si vous êtes fragile des bronches ou
en période de grippe, car un simple re-
froidissement pourrait être dangereux.
En tous cas, ne faites jamais « mariner »
vos seins dans l'eau chaude.

On a tort d'interdire le massage de
la poitrine. Bien souvent, dans les seins
engorgés ou envahis par la graisse, le
massage fait merveille. Faute de pouvoir
le faire vous-même, tenez-vous en à un
effleurage circulaire de la glande et un
massage un peu plus profond de la ré-
gion circulaire périphérique.

Mais n'oubliez pas que, mieux que
vos traits encore, vos seins reflètent
l'équilibre de votre santé et que vos seins
ont mauvaise mine avec vous. Une bonne
nutrition, un bon équilibre glandulaire,
une bonne santé génitale, sont les meil-
leurs garants de leur jeunesse et de leur
beauté persistante.

Surtout, à l'aube de vos maternités, ne
négligez pas vos seins. Ils sont en plein
essor, en plein travail, protégez-les.

Ce même soutien-gorge élastique qui
vous servait pour les sports les soutien-
dra dès les premiers mois; il permettra
leur croissance en limitant la congestion
qui y préside. Faites-le remplacer si vos
seins s'accroissent de trop par un sou-
tien-gorge plus fort également en lastex,
que vous garderez pendant l'allaitement.
Huilez la peau de vos seins en la mas-
sant légèrement pour qu'elle ne craque
pas et ne fasse pas de vergetures. S'ils
sont trop volumineux, tenez-les mainte-
nus ou bandez-les pendant la période de
repos.

Dr. FRANC

COMPAGNIE AIR FRANCE

COURRIER POUR L'A.O.F.
ET L'AMÉRIQUE DU SUD

Les heures limites de dépôt du courrier aérien pour l'A.O.F.-Amérique du Sud sont légèrement avancées

Les usagers pourront se renseigner dans leurs bureaux de postes habituels.

Cours gratuits du Groupe Sanitaire Populaire

Le Groupe Sanitaire Populaire organise des cours gratuits de médecine élémentaire et de soins d'urgence en vue de former des infirmiers et infirmières auxiliaires.

Ces cours ont lieu 17, rue Lesage, tous les jeudis soir de 20 h. 30 à 23 heures

IL Y A DIX ANS

le cinéma parlant naissait en Amérique

(Suite de la page 19.)

Aux côtés de Greta Garbo, une vieille femme, joue dans « Anna Christie » un rôle de première importance. Une vieille femme, grande, grosse, forte. Elle est vulgaire, presque répugnante. Mais une force extraordinaire se dégage de cette femme, elle vous empoigne, lorsqu'on l'a vue une fois on ne peut plus l'oublier. On consulte son programme : Marie Dressler. Le public se demande, intéressé : une nouvelle découverte ?

Cependant Marie Dressler n'est nullement une découverte. C'est une femme âgée et elle a passé presque toute sa vie sur la scène ou devant la caméra. Après une dure carrière dans les variétés, elle est venue à Hollywood en 1913. Elle a joué le rôle principal d'une comédie : « Tillie's Punctured Romance ». Mais ce n'est pas elle qui a remporté le succès dans ce film, c'est le principal interprète masculin, un jeune Anglais qui vient également des Variétés et dont le nom est Charles Spencer Chaplin. Marie Dressler reste à Hollywood, mais elle ne peut trouver d'engagements. Elle n'est pas jeune, elle n'est pas belle, elle n'a pas de jambes élanées. Elle retourne à New-York, trouve là occasionnellement quelques engagements sur la scène, connaît ça et là quelques succès, mais entre temps s'écoulent des années sans occupation, et où elle est en butte à la misère la plus affreuse. Avec ses dernières ressources, elle retourne à Hollywood. On ne peut toujours pas l'employer. Elle doit s'estimer heureuse lorsqu'elle obtient de temps en temps un rôle de figurante. Elle traîne son existence dans les pensions de troisième ordre. Parfois, elle doit rester plusieurs jours sans manger.

Lorsqu'on cherche les acteurs pour « Anna Christie », on la remarque. En ce temps-là, il n'y avait aucune actrice à Hollywood à qui l'on pouvait faire jouer le rôle d'une vieille ivrognesse, d'une ancienne fille à matelots. Marie Dressler a le type que l'on recherche.

Son succès est phénoménal. La Metro l'engage comme vedette. Elle tourne un film après l'autre. Sa popularité croît avec chacun d'eux. En 1932 un vote du public la désigne comme son actrice de cinéma favorite. Plus aimée que Garbo, que Marlène Dietrich, que Norma Shearer, que Claudette Colbert, plus aimée que toutes ces belles femmes, elle, la vieille Marie Dressler usée par le travail, brisée par la vie.

Elle a supporté les années de misère. Elle ne peut supporter les années de bonheur. Elle meurt en 1934. Pour elle, le film sonore est venu trop tard.

Les producteurs de Hollywood amènent en Californie d'innombrables artistes qui ont eu du succès sur les scènes de New-York. Beaucoup ne réussissent pas dans les films et on les liquide en peu de temps. Beaucoup réussissent et deviennent de grandes vedettes. A cette dernière catégorie appartiennent : Ruth Chatterton, Ann Harding, Lionel Barrymore, Maë West, Spencer Tracy, James Cagney, Grace Moore, Lawrence Tibbett.

Mais la plus brillante et la plus rapide carrière dans le film sonore est celle d'une jeune fille qui n'a encore paru sur aucune scène. Sans la soudaine révolution du film sonore, il est probable qu'elle n'aurait jamais paru devant la caméra.

Au début de l'année 1927, le jeune millionnaire Howard Hughes avait pris la décision, moins pour gagner de l'argent que pour avoir une occupation, de tourner un film d'aviation sur une grande échelle. Il engagea comme vedettes masculines James Hall et Ben Lyon ; et comme principale interprète féminine la Norvégienne Greta Niessen. Les préparatifs pour ce film qu'il appelle « Hell's Angels » durent de longs mois. Le 31 octobre, il commence les prises de vues. Les frais sont énormes. Il emploie constamment de 40 à 60 avions. Il fait construire un Londres en miniature et le fait bombarder par un Zeppelin en miniature. Pendant des semaines, il filme des batailles dans les airs avec ses bataillons d'avions. Pendant des semaines, il attend que des nuages paraissent au gai ciel californien. Ce n'est qu'au début de 1929 que le film est complètement terminé. La première présentation en a lieu en mars devant des invités.

Le film est muet. Les invités restent silencieux. Howard Hughes avait dépensé un demi-million de dollars pour ce film. Dès le soir de sa première représentation, il reconnut que ce demi-million était perdu s'il présentait dans les cinémas le film muet, tel qu'il était. Le demi-million et son prestige de producteur.

Il décida de tourner de nouveau le film, cette fois-ci en version sonore. Il peut utiliser les prises de vues coûteuses et les synchroniser avec des vomissements d'avions, des effets d'explosion, etc. Quant aux scènes, elles doivent être tournées de nouveau. Il peut conserver ses principaux interprètes masculins. Mais Greta Niessen a un accent suédois trop prononcé. Il faut donner son rôle à quelqu'un d'autre. Hughes cherche un type blond similaire, il prend des centaines de vues d'essai, mais aucune des candidates ne le satisfait. Un jour, Ben Lyon lui amène une jeune dame de sa connaissance dont le type doit particulièrement bien correspondre à celui du rôle. Elle est extraordinairement belle et jeune. Son nom est Harlean Carpenter. Elle n'a pas encore joué dans les films et n'a d'ailleurs jamais joué que dans les pièces d'amateurs de son école supérieure. Elle obtient le rôle et elle obtient un contrat de plusieurs années. Howard Hughes la baptise. Son nouveau nom est Jean Harlow.

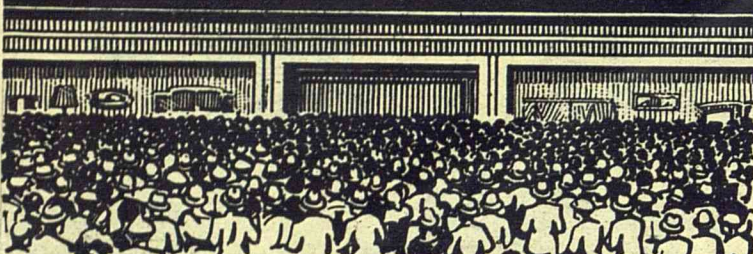
La version sonore de « Hell's Angels », qui finalement paraît en 1930, a un succès remarquable. Plus de deux millions ont été engagés dans sa production, mais Hughes réalise, ses frais payés, encore deux millions de profit.

Après ce film, Jean Harlow court de succès en succès. Sa carrière se poursuit à une allure fantastique. On croirait que le sort sait qu'il n'a que peu de temps pour mener cette carrière jusqu'à sa fin. Sept années, seulement sept courtes années après son premier succès, Jean Harlow meurt à Hollywood.

Curt RIESS.

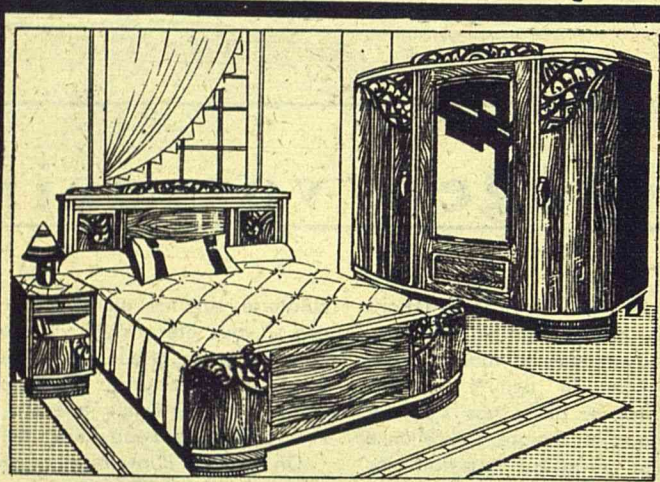
Copyright « Regards » and Opera Mundi
FIN

PARIS-AMEUBLEMENT



Pub. OPTA.

faites comme eux
VISITEZ LES PLUS BEAUX
MAGASINS DE MEUBLES
DE FRANCE !



CHAMBRE MODELE SPECIAL CHENE MASSIF BRUT
SCULPTURE PLEIN BOIS - ARMOIRE COMPLÈTE-
MENT DÉMONTABLE - SACRIFIÉE COMPLÈTE... **1.195**

★ NOS AVANTAGES ★

12, 18 mois de crédit - Livraison rapide et gratuite dans toute la France - Bons acceptés - Magnifique objet décorateur offert à tout acheteur.

PRENEZ UN
TAXI

pour venir. C'est le moyen le moins cher, car PARIS-AMEUBLEMENT règlera le chauffeur.



SANS FILISTES !

PARIS-AMEUBLEMENT vous offre sur l'antenne du Poste de l'Île-de-France :

- 1° La Minute de Gavroche tous les soirs (voir programmes).
- 2° Un Concert de Musique variée chaque samedi.
- 3° La retransmission du spectacle de l'Européen tous les dimanches à 21 h. 10.

PARIS-AMEUBLEMENT
52 AVENUE D'ORLÉANS PARIS 14^e
MÉTRO: MOUTON-DUVERNET - Tél. Ségur 86-46

Paris-Ameublement, la maison qui n'a pas de slogan

REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES
Magasins ouverts le samedi et le lundi toute la journée.

Vient de paraître

P. GEORGE

Professeur Agrégé de l'Université

GÉOGRAPHIE
ECONOMIQUE et SOCIALE
de la FRANCE

AVEC SIX CARTES

Inventaire de la France : population, industrie, commerce, agriculture, régions, classes sociales, etc... l'œuvre qui a déjà un grand retentissement.

20 fr.

RAPPEL

La France, Histoire d'un peuple, par A. Ribard (10^e mille) **20 »**

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS-6^e
Ch. postal 974-41

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.
Un an: 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.

Autres pays :
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e

Téléphone : TAITBOUT 56-87

Chèque postal : PARIS 1715-54

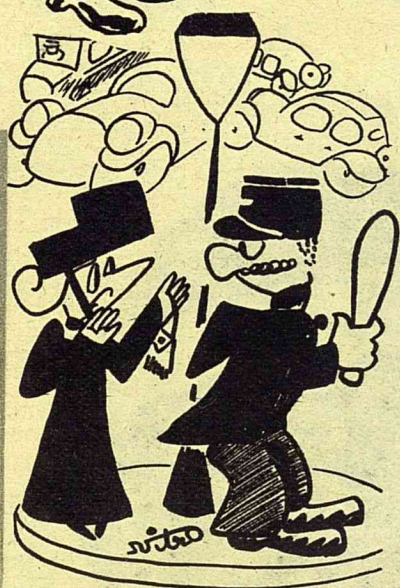
HUMOUR

LANONS ET MUNITIONS



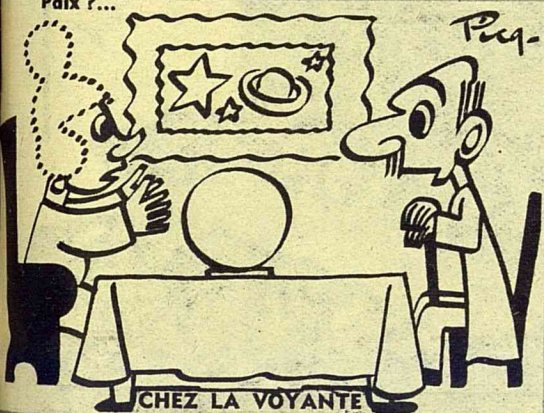
POL
FER
JAC

AU TEMPS DES DECRETS-LOIS
— Laissez-moi vous dire, mon cher ami, que vous paraissez avoir une certaine tendance au pessimisme.



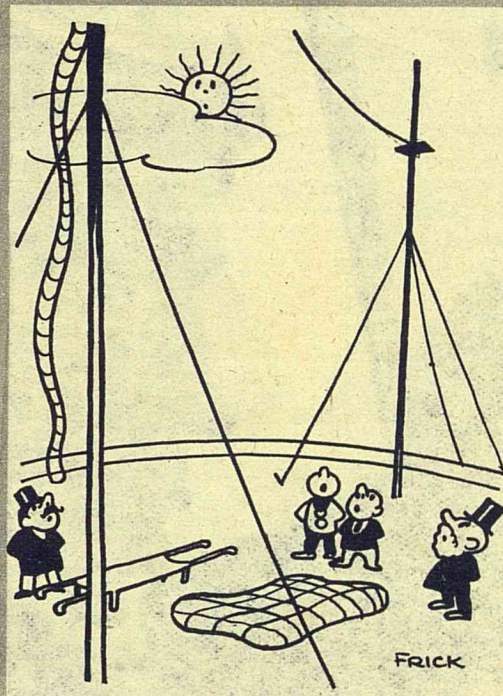
LE 23 NOVEMBRE

— Alors, c'est vrai qu'on va offrir à M. Chamberlain la Maison des Gardiens de la Paix ?...

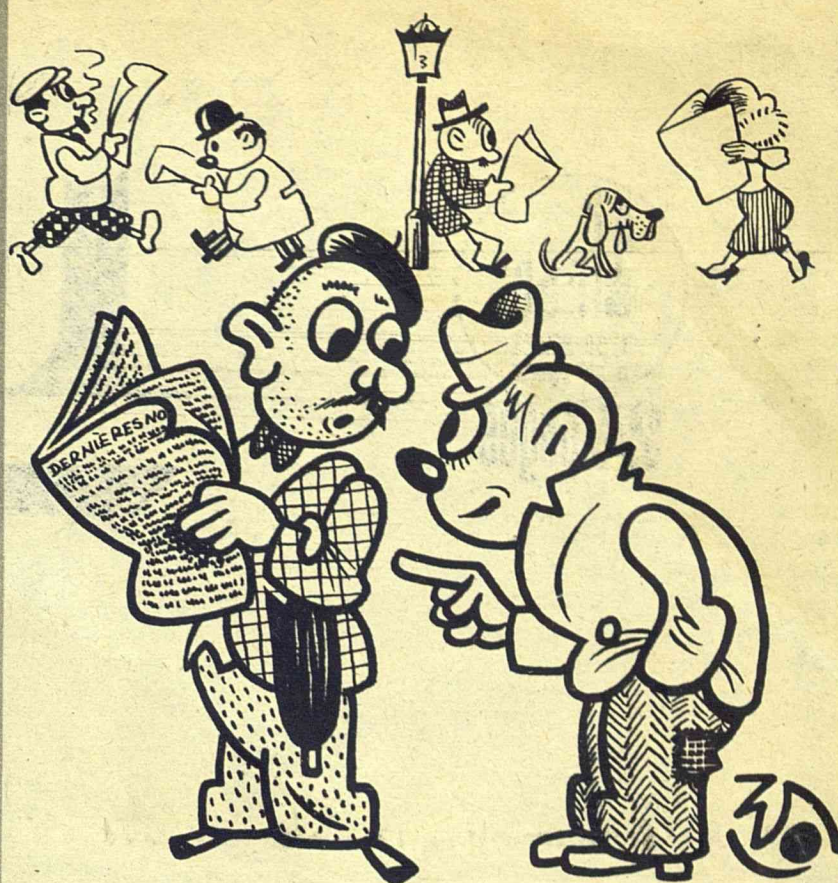


CHEZ LA VOYANTE

— Le problème des colonies à l'Allemagne se ré-
sout-il à l'amiable ?
— Pour un règlement amiable, mettez cent sous
de plus...



L'EQUILIBRE BUDGETAIRE



CONFUSION

— En somme, ce serait l'économie dirigée sur l'orientation ?
— Mais non ! On va simplement orienter l'économie vers la direction.



GOD

HISTOIRE SANS PAROLES



LAMPIS-
TERIE



DECRETS-LOIS



FRICK

Paul Reynaud, prestidigitateur illusionniste.

© Archivos Estatales, mecd.es

1^{re} 17.50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE
24 pages

regards

Un reportage sensationnel



La jeune aviation espagnole